

PARIS
SAINT-GERMAIN

FOREVER YOUNG

GÉNÉRATION PSG
PARIS EN MODE QUADRUPLÉ
CAMARA-MENDY, ADJOINTS COMPLICES
HAND : LES STARS FACE AU COACH

AU CŒUR DU CLUB

MAI - JUIN 2018

BEL & DOM 6,70 € - TOM 900 XPF - ZONE AFRIQUE 4200 CFA
M 06720 - 160S - F: 4,90 € - RD


MERCURIAL
RAPIDE PAR NATURE
MERCURIAL SUPERFLY 360
REJOINS-NOUS SUR NIKE.COM/FOOTBALL



"LE CŒUR DE NOTRE PROJET"

"De tout temps, le Paris Saint-Germain a accordé une place essentielle à la jeunesse. Depuis 2011, le projet que nous développons s'inscrit dans cette tradition, avec l'ambition assumée de situer au cœur de notre stratégie les grands talents de demain. Des talents venus de différents pays, de différents continents, mais aussi ceux issus de l'extraordinaire vivier de la région parisienne, le plus grand bassin de footballeurs au monde derrière celui de São Paulo.

Rares sont les grands clubs européens à proposer un cadre aussi propice que le nôtre à l'éclosion et à la progression des futurs grands joueurs. Alphonse Areola, Adrien Rabiot ou encore Presnel Kimpembe symbolisent la passerelle qui trace un chemin, dans notre Club, du centre de formation jusqu'à la Ligue des champions et jusqu'au prestigieux maillot de l'équipe de France.

Les récents titres de nos équipes U19 (2016) et U17 (2016, 2017) attestent également du travail de qualité mené avec un grand professionnalisme par nos formateurs. À l'horizon 2020, les espaces qui seront dédiés à nos centres de préformation et de formation, au sein du futur Centre de performance de Poissy, donneront à la jeunesse de notre Club des conditions de travail uniques en Europe. Dans le même temps, nos recruteurs poursuivront leur travail de détection et de recrutement de jeunes talents venus du monde entier. Année après année, les signatures de Marco Verratti (19 ans, 2012), Marquinhos (19 ans, 2013), Giovani Lo Celso (20 ans, 2016) ou encore Kylian Mbappé (18 ans, 2017) ont nourri, à l'échelle mondiale, la puissante attractivité de notre Club auprès des talents les plus prometteurs de leur génération. Fin mars, la première sélection de Timothy Weah sous le maillot de l'équipe des États-Unis, à seulement 18 ans, a fait du fils de George Weah un nouvel ambassadeur international du Club, quelques jours après être devenu le 110e joueur de notre Centre de formation à intégrer l'équipe première en match officiel (sur un total de 437 joueurs, depuis la création du Paris Saint-Germain).

La jeunesse est et restera une composante majeure de notre identité. Cette jeunesse que l'on retrouve également dans l'émergence de talents issus des centres de formation de notre section féminine et du Paris Saint-Germain Handball. Cette jeunesse qui est celle de nos représentants dans l'e-sport et du public de plus en plus nombreux à suivre cette discipline. Cette jeunesse qui est celle de notre Club, devenu le plus titré de France (37 trophées) moins de cinquante ans après sa naissance. Cette jeunesse enfin, et surtout, qui nous entoure de sa passion et de sa fidélité dans les tribunes des stades, dans nos Fan Clubs et nos Academys à travers le monde. Cette jeunesse qui vient faire croître chaque jour, et de façon spectaculaire, notre immense communauté de fans sur les réseaux sociaux. Toute cette jeunesse qui nourrit avec force notre conviction qu'un avenir rayonnant tend les bras au Paris Saint-Germain. Plus que jamais."

NASSER AL-KHELAÏFI
Président du Paris Saint-Germain

SOMMAIRE









FOLLOW US

Sur le web : www.psgmag.fr - Sur twitter : @PSGLeMag

(PSG, PSG FÉMININES, PSG HANDBALL)

(@PSG_inside, @PSG_Feminines, @psghand, @FondationPSG)

(psg, psghandofficiel, psg_feminines)

(psg)

(PSG Paris Saint-Germain)

www.psg.fr *(application à télécharger gratuitement sur l'App Store et Google Play)*

PARIS SAINT-GERMAIN - AU CŒUR DU CLUB
est édité par Print France Offset
3, rue de l'Atlas - 75 019 PARIS

ABONNEMENTS
75 Boulevard Alexandre & Marie Oyon
B.P. 25244, 72005 LE MANS Cedex 1
Tél. 02 43 39 16 20
l.cuasnet@handaction.com

COORDINATION ÉDITIONS & PRODUCTIONS
François CARON

RÉDACTEUR EN CHEF
Jérôme TOUBOUL

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Pascal ANGENAULT

RÉDACTION
Pascal ANGENAULT, Matthieu BRELLE-ANDRADE, Juliette CAROUGE, François DENAT, Timothée LEMOINE, Édouard CHEVALIER, Michel KOLLAR (sources historiques), Yasmina YASSINE, Joachim AZOUZE, Vincent GUÉRIN, Simon RATEAU

CRÉATION GRAPHIQUE & DIRECTION ARTISTIQUE
Ludovic BONDU, Julien SCUSSEL

PHOTOGRAPHIES
Christian GAVELLE, Julien SCUSSEL, Alejandro GUERRERO

PHOTO DE COUVERTURE réalisée par Julien SCUSSEL

PUBLICITÉ
Pierre-Olivier MATIGOT
06 83 39 80 63
pomatigot@gmail.com

CONTACT PRESSE PSG
Juliette CAROUGE
jcarouge@psg.fr

DIFFUSION
PRESSTALIS

IMPRIMÉ PAR :
ROTO PRESSE NUMERIS
70 à 82 rue Auber - 94 400 VITRY-SUR-SEINE

RÉGLAGE :
À JUSTE TITRES - Pascale DELIFER
04 88 15 12 42, p.delifer@ajustetitres.fr

ISSN : 1632 - 1286.
DÉPOT LEGAL : A parution
LOI N° 49-956 DU 16/07/1949
SUR LES PUBLICATIONS DESTINÉES À LA JEUNESSE.


Fly
Emirates



LE PARIS DE LA JEUNESSE

Par François DENAT



LE PARIS SAINT-GERMAIN, TERRE D'ACCUEIL DES STARS ? OUI, MAIS PAS SEULEMENT. DEPUIS SA NAISSANCE, LE CLUB CULTIVE UN LIEN TRÈS PROFOND AVEC LES TALENTS EN DEVENIR. CEUX QU'IL FORME EN SON CENTRE. ET CEUX QU'IL RECRUTE, EN EUROPE COMME EN AMÉRIQUE DU SUD. À CHAQUE FOIS, UNE AMBITION SOLIDEMENT ANCRÉE : FAIRE GRANDIR CES JOUEURS SOUS LA BANNIÈRE ROUGE ET BLEU. VISITE GUIDÉE D'UN PARIS ESSENTIEL. LE PARIS DE LA NOUVELLE GÉNÉRATION.

Ici, c'est Paris. Ici, c'est ce club dont un quart des joueurs à avoir porté le maillot de l'équipe première en match officiel - 110 sur 437 - sont issus du centre de formation de Saint-Germain-en-Laye. Ici, c'est ce club qui, un jour de 8e de finale aller de Ligue des champions, entame un choc face au Real Madrid avec trois titulaires issus de son contre de formation (Areola, Kimpembe, Rabiot) et quatre autres (Mbappé, Verratti, Marquinhos, Lo Celso) qui ont tous été recrutés alors qu'ils avaient entre 18 et 20 ans. Aucun doute possible : entre le Paris Saint-Germain et les jeunes, d'ici et d'ailleurs, la relation est étroite. Presque fusionnelle.

Qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs, tous sont venus grandir avec Paris. S'y construire. Tous sont venus y vivre leurs rêves et se construire, une fois passés des tout premiers pas qui oscillent entre appréhension et excitation. C'est Christopher Nkunku, adossé à ses 20 ans, qui ravive le premier souvenir de son immersion dans le grand monde. *"Ce jour-là, j'ai cours une heure plus tard. Le coach des U19 m'appelle, il me réveille. Au début, je ne veux pas répondre. Je décroche tout de même et là, il m'annonce qu'ils ont besoin de joueurs chez les pros. Je me prépare vite afin de rejoindre le groupe, pour qu'ils n'aient plus le choix au cas où ils changeraient finalement d'avis !"*

Toujours espérée, souvent inattendue, la première convocation pour un entrainement avec l'équipe première du Paris Saint-Germain diffuse une sensation particulière chez tout jeune du centre de formation. Ce sentiment de partir tutoyer les sommets, même pour un temps limité. Comme son coéquipier, extirpé de son sommeil pour rejoindre Maxwell et Thiago Motta, c'est par un coup de fil que Presnel Kimpembe va apprendre sa "montée" chez les pros. *"C'était au lendemain d'un match de Youth League, on avait perdu contre Tottenham. Mon entraineur, David Bechkoura, m'appelle. Dans ces moments, on n'a jamais envie de répondre. Je décroche quand même et il me dit que j'ai entrainement avec les pros ! C'était avec Carlo Ancelotti, il y avait Beckham, Zlatan ! C'était un honneur de pouvoir m'entrainer avec de tels joueurs."*

"À 16 ANS, TU TE RETROUVES AVEC RAI ET VALDO. TU ESSAIES DE CAPTER UN SOURIRE, UNE TAPE SUR L'ÉPAULE…"

DIDIER DOMI



Malgré les lunettes de soleil, les étoiles brillent derrière les verres teintés du défenseur central : *"Mis à part Mamad' [Sakho] ou [Mohamed] Sissoko, qui mangeaient souvent au centre, ainsi que quelques jeunes, on apercevait rarement les autres joueurs du groupe pro."* Taquin, le nouveau défenseur de l'équipe de France, qui a étrenné en Russie sa première sélection (1-3, le 27 mars), décrit le changement d'univers à l'aune, entre autres, des régimes alimentaires. *"Au centre de formation, il faut être fort mentalement, c'est la cantine, c'est sec, y'a pas de sauce ! Il faut être costaud, mon gars ! Tu manges des blocs de pierre !"* Et de poursuivre, le ton plus sérieux : *"Quand on est au centre, les pros, on les voit de loin. On leur fait un signe quand ils passent en voiture."*

Les spectaculaires berlines des pros, Adrien Rabiot va en découvrir l'habitacle au fil de ses premières montées en équipe première. *"Je venais en bus car j'étais externe. Je m'arrêtais au bout de la ligne droite de Saint-Germain et je finissais le trajet à pied. Les joueurs me voyaient, me faisaient monter et m'emmenaient jusqu'au centre."* Ces moments d'échange et de convivialité permettent aux jeunes recrues de démystifier les monuments qui se dressent face à eux. Et de prendre la mesure de ce qui les attend. Malgré son pedigree, Timothy Weah, fils de l'illustre "Mister George" et convoqué dans le groupe pour la première fois cette saison, rappelle qu'il y a quelque temps, il ne côtoyait ces joueurs qu'à travers une console, en mode Carrière sur FIFA.

De ses premiers contacts avec le groupe, il en retire des frissons pour toujours. *"Du centre de formation, je les voyais comme des joueurs extraordinaires… et ils le sont ! Avoir ma chance dans un tel groupe est une superbe opportunité, je suis impatient de vivre la suite. C'est un*



sentiment incroyable !" Et le début, aussi, d'une carrière porteuse d'espoirs. Dans l'ambitieux projet du Paris Saint-Germain impulsé depuis 2011, les jeunes occupent une place de choix, le club rouge et bleu prospectant aux quatre coins du monde pour déceler les pépites. Figure majeure de ces diamants venus grandir à Paris, Marquinhos affiche tout juste 19 ans quand il pénètre pour la première fois dans le vestiaire du Centre Ooredoo, lors de l'été 2013. Sa saison pleine à l'AS Rome (30 matches) et son transfert record pour un défenseur si jeune (31,4 M€) font alors peser énormément de pression sur les épaules du joueur formé au Corinthians São Paulo. Qui souffle que *"lorsqu'un jeune part de chez lui, il laisse sa famille et ses amis pour jouer avec des hommes qu'il admire. Au PSG, il arrive dans une grande équipe, avec de grands joueurs, des stars, des idoles pour tous les jeunes joueurs."* Des idoles qui se muent en partenaires de jeu au quotidien.

Aujourd'hui cadre du vestiaire malgré ses 22 ans, "Presko" Kimpembe se rappelle des joueurs de l'époque de ses premières séances comme *"des gens simples et ouverts. On était jeunes mais ils nous laissaient l'opportunité de pouvoir parler avec eux."* C'est cette accessibilité qui marque en premier lieu les nouveaux venus, comme le souligne Didier Domi, formé au PSG dès ses 13 ans : *"Quand tu arrives dans un nouveau groupe de ton âge, déjà, tu essaies de prendre tes repères. Ce n'est pas si facile, donc, imagine-toi tout jeune avec des stars ! J'avais 16 ans. Rai, Le Guen, Lama, je les voyais jusqu'alors à la télé ! Il te faut quelques séances pour t'acclimater, tu essayes de capter un sourire, une petite tape sur l'épaule pour prendre confiance. Je me disais qu'ils n'allaient pas me calculer ! Je connaissais leurs qualités footballistiques, j'ai découvert leurs qualités humaines. C'était des joueurs immenses, mais aussi de grands hommes et ils sont tout de suite venus vers moi."*

Avant de partir s'aguerrir une demi-saison en prêt à Toulouse (janvier-mai 2013), Adrien Rabiot avait été l'un des premiers joueurs à éclore avec la tunique parisienne suite au rachat du club par

QSI, au sortir d'années difficiles pour le club. *"Mon cas est un peu à part,* souligne "Adri". *Quand je suis arrivé, il y avait peu de joueurs du centre de formation. Il y avait Sakho, un 1990, Chantôme, un 87… Moi, je suis un 95. Ils étaient en pro depuis longtemps, on ne se connaissait pas vraiment, il fallait que je prenne mes marques parce que je n'avais personne pour me repérer. Il y avait déjà beaucoup d'étrangers qui ne parlaient pas forcément français, comme "Flaco" Pastore ou Thiago Motta. Et il y avait les Français comme Guillaume Hoarau, un mec très cool, très simple. Il faisait pas mal de blagues, il me charriait souvent. Je me suis vite intégré."* À ses côtés, Christopher Nkunku acquiesce : *"Les joueurs plus âgés sont comme nous, ils rigolent, ils vannent, on peut dialoguer ! Et aujourd'hui, quand on monte en pro, il y a en plus des jeunes qui sont déjà là. Adrien, Presnel, ils nous intègrent. Dans le vestiaire, on se met à côté d'eux, c'est naturel."*

Pour briser un peu plus la glace et aider les jeunes à se fondre dans le groupe, personne n'échappe au rite initiatique : celui du morceau chanté, debout sur une chaise, une bouteille en guise de micro, face à la tablée joyeuse et taquine de ses nouveaux coéquipiers. Une séquence conviviale dont les joueurs se remémorent sourire aux lèvres, à l'image de Marquinhos : *"Au Brésil aussi, il y a cette tradition quand un jeune intègre le groupe. Je m'étais entrainé avant, j'avais choisi un air de samba. J'étais prêt !"* Ce bizutage bienveillant a généralement pour cadre une mise au vert et se déclenche à l'instant où les "anciens" invitent le "nouveau" à rôder ses cordes vocales en faisant tinter leur verre avec une cuillère.

"C'était à table, durant un stage en Autriche. On était un groupe de jeunes convoqués avec Franck-Yves Bambock, Roli Pereira de Sa, Souleyman Doumbia, Jean-Kevin Augustin et Yakou Meïté. J'ai chanté "Cindy"*, de La Synesia. "Ciiiiindy !" Jean-Kevin a chanté* "La Puissance"*, de Rohff. Il a bégayé, les autres joueurs lui ont dit* "Toi, c'est bon, arrête !"*, et donc il a rechanté le lendemain"*, lâche-t-il dans un éclat de rire. À ses côtés, Giovani Lo Celso révèle son propre baptême du chant : *"J'ai chanté* "Hasta el almanecer"*, de Nicky Jam." "Le staff, les kinés, les joueurs, tout le monde, on se sent comme une famille"*, résume Timothy Weah. Avant de partager son expérience : *"J'ai chanté un morceau de rap,* "Crew"*, de GoldLink. C'était lors du dîner, la veille du match contre Troyes et de ma première entrée en jeu. Tout le monde a rigolé, mais ils ont apprécié. Thiago Motta a adoré, il m'a demandé de la chanter de nouveau, mais je ne l'ai pas fait !"*



"QUAND TU ARRIVES À L'ENTRAÎNEMENT CHEZ LES PROS, TU ES ESSOUFFLÉ, TU AS L'IMPRESSION QUE TU NE VAS PAS Y ARRIVER."

ADRIEN RABIOT



Si Alphonse Areola se rappelle dans un sourire avoir entonné “Le lion est mort ce soir” avant un match à Gerland, Adrien Rabiot feint d’avoir oublié le morceau chanté, même si certains souvenirs remontent à la surface. *“À l’époque, on faisait les mises au vert au Trianon Palace à Versailles, avec Carlo Ancelotti. Pendant le dîner, j’ai chanté du Francis Cabrel… ou du Jacques Brel. Ça met un peu la pression, c’est un moment marquant, tu es jeune, tu n’as pas l’habitude de faire ce genre de trucs et tu as des gens autour de toi qui sont impressionnants… On les connait depuis peu mais une fois qu’on a chanté, on est soulagé. C’est l’étape à franchir quand tu arrives. Après, c’est bon !”* Après, tout peut vraiment commencer.

“À PART BARCELONE, AUCUN GRAND CLUB EUROPÉEN NE FAIT AUTANT CONFIANCE AUX JEUNES.”

FRANÇOIS RODRIGUES

Une fois les crampons enfilés, la secousse la plus violente reste à venir : la confrontation avec le très haut niveau, palpable dès la première seconde du premier entrainement. Témoignage d’Adrien Rabiot : *“Ce qui impressionne le plus à tes débuts, ce n’est pas forcément de découvrir le vestiaire des pros. Non, c’est surtout l’intensité des entraînements quand tu débarques du centre de formation. Je suis arrivé lors de ma deuxième saison U17. C’est dur d’être préparé à t’entraîner dans ces conditions. Tu es essoufflé, tu as l’impression que tu ne vas pas y arriver. C’est normal, tu es jeune et tu te développes, tu dois prendre du rythme.”*

Didier Domi fut lui aussi déconcerté au moment d’enfiler une chasuble face aux champions de l’époque. *“Tu ressens de la fierté et de l’appréhension. Vais-je être à la hauteur ? Au bout de quelques séances, ce sentiment se dissipe, mais le niveau technique impressionne. Il n’y a pas beaucoup de contrôles ratés, il faut tout voir beaucoup plus vite. Il faut se concentrer encore plus.”* “Presko” confirme : *“Tu sens que tu n’es pas encore prêt, c’est vraiment un monde différent : les joueurs sont rapides, puissants et, techniquement, je me sentais faible !”* Le mot est lâché.

Entraîneur des U19 du PSG, François Rodrigues voit ses poulains revenir de leurs incursions en pro des rêves plein la tête et de l’acide lactique plein les jambes. *“Ils sont surpris de voir une telle qualité technique. Le niveau est extrêmement élevé et ils n’en avaient pas forcément pris la mesure. Quand vous côtoyez les meilleurs joueurs du monde, vous vous rendez compte de tout ce qu’il vous reste à franchir et à accomplir. Après un mois ou deux passés à s’entraîner avec les pros, la progression est palpable quand les jeunes redescendent. Ces échanges et passerelles avec l’équipe première sont essentiels.”*



© ICON SPORT

"AU BOUT DE HUIT MINUTES, JE CRACHAIS DU SANG ! MAIS J'AI CONTINUÉ AU MENTAL, ENTOURÉ DE GRANDS JOUEURS."

CHRISTOPHER NKUNKU

Au club depuis 2013, celui qui a emmené les U19 en finale de la Youth League 2016 décrypte les critères à l'œuvre dans la mécanique du centre de formation. *"Lorsqu'un gamin arrive, il est recruté sur différents critères. Mais la marge d'erreur est importante. On définit un profil, un plan de carrière, les points de progression. Ils ont forcément du talent à partir du moment où le PSG les recrute. La difficulté, c'est de pouvoir évaluer leur capacité à encaisser le volume d'entraînement, leur mentalité et leur capacité de travail. Le talent est important mais l'aspect mental est fondamental."*

Laurent Huard a été entraineur de l'équipe réserve avant de prendre en main les U17 du PSG, en 2016. L'ancien milieu de terrain insiste, lui aussi, sur la force de caractère indispensable pour s'imposer à Paris. *"Chaque joueur a son histoire, sa propre évolution. Certains acquièrent une maturité plus tôt, d'autres partent de plus loin mais avec une marge de progression supérieure. C'est ce qui fait le charme du football. Rien ne peut être écrit d'avance."* Pour préciser sa pensée, Laurent Huard met en lumière l'exemple de Nkunku. *"Christopher sortait des U19 et est allé s'entraîner directement avec le groupe professionnel. C'était prévu au départ qu'il fasse six mois avec la réserve mais Laurent Blanc, alors entraîneur de l'équipe première, l'a fait passer "au-dessus" de certains joueurs qui sont restés toute la saison en CFA. Il avait été repéré très jeune par les scouts comme étant un potentiel. La porte n'est fermée à personne, au contraire. Presnel a pris un peu plus de temps. Mais parfois, en arrivant trop tôt, on en oublie quelques vertus. Lui s'est concentré sur sa progression et s'est appuyé sur ses qualités. C'est ce qui transparait aujourd'hui dans son jeu : agressif, volontaire, concentré."*

Ces modèles de réussite s'avèrent des leviers de motivation très utiles et de belles cartes à jouer pour capter les jeunes talents franciliens. François Rodrigues : *"On a montré qu'on pouvait avoir un vrai projet de jeu à Paris, avec des capacités, avec l'envie de former et de présenter un plan de carrière solide aux familles. Il y a aujourd'hui la possibilité de percer ici dans un grand club, non pas français, mais européen. La volonté de former est une réalité, aujourd'hui, à Paris. Aucun des clubs du top 10, à part Barcelone, ne fait autant confiance aux jeunes."*

Pour Adrien Rabiot, le nom de Barcelone remue beaucoup de sentiments, dont ceux des premiers frissons en équipe première. Le 4 août 2012, les Blaugrana étaient venus défier les Parisiens, au Parc des Princes, en match de préparation. À sa grande surprise, le jeune milieu relayeur avait été aligné d'entrée pour ses premières minutes en Rouge et Bleu. Aujourd'hui, il peine encore à mettre des mots sur les émotions ressenties : *"Tout ce que tu vis, tout ce que tu ressens à ce moment-là… Tu penses alors à tout ce que tu as fait. C'est la fin d'une certaine période, le début d'une autre. Tu te repasses le film, tu concrétises le fait d'être professionnel à travers ces premières minutes. Tu vois le stade, tu vois les gens, tu entends le bruit mais, en même temps, tu es concentré sur ce que tu veux faire, tu ne veux pas te louper. C'est ta première fois, donc plein de choses te passent par la tête. Mais ce qui domine, ce sont la joie et la fierté."*

Christopher Nkunku a également plongé dans le grand bain à l'occasion d'un match international. Une poignée de minutes, un soir de Ligue des champions, le 8 décembre 2015, face aux Ukrainiens du Shakhtar Donetsk. Une tranche de vie qui coïncide avec une inoubliable montée d'adrénaline : *"J'avais déjà la pression quand je suis parti m'échauffer… À un moment, le préparateur physique m'a dit* "Allez, c'est à toi, tu joues comme à l'entraînement !" *J'avais toujours la pression mais, quand je suis rentré, j'avais envie de rigoler, j'étais euphorique."*
Tous gardent en mémoire l'intensité physique qu'il a fallu dompter pour se mettre au niveau. Rabiot, d'abord : *"Même si ce n'était qu'une rencontre amicale, les Barcelonais nous faisaient courir et, au bout de dix minutes, j'avais envie de sortir !"* Nkunku enchaîne : *"J'étais tellement excité que je courais partout. Après seulement deux minutes, j'étais K.-O ! J'avais les cuisses qui gonflaient. Oui, j'étais K.-O."* Lors de sa première titularisation, à 18 ans, contre Montpellier (0-0, le 5 mars 2016),

"Christo" se glissera de nouveau dans un ascenseur émotionnel. *"Je sortais d'un mois sans jouer avec les jeunes, puisque je restais dans le groupe des pros et que je faisais les déplacements, le week-end, avec eux. Au bout de huit minutes de jeu, je me sentais mort, je crachais même du sang ! Mais j'ai continué, au mental. Et parce qu'autour de moi, j'avais des grands joueurs pour m'épauler."*
Pour Timothy Weah, sa première cape, le 8 mars dernier, lors de la victoire à Troyes (2-0), a dessiné *"un rêve qui devient réalité"*. Et le nouvel attaquant international américain de préciser son ressenti : *"Revêtir le maillot parisien et entrer sur le terrain, c'était l'aboutissement de tout mon travail, depuis mes 14 ans et le Tournoi de Sens, en 2015. Le fait que mon père ait porté ce maillot et joué au Parc des Princes a contribué à rendre ce moment encore plus extraordinaire."*

Lorsque Didier Domi foule la pelouse du Parc, un soir de janvier 1995, le père de Timothy est laissé au repos par Luis Fernandez. À 16 ans, 8 mois et 22 jours, le latéral gauche devient alors le plus jeune joueur à porter les couleurs du PSG en équipe première. Un record de précocité qu'il conservera jusqu'en 2013 et l'éclosion de Kingsley Coman, entré en jeu lors d'un match de L1 à Sochaux à 16 ans, 8 mois… et 4 jours. Vingt-trois ans après ses débuts aux côtés de la génération Rai, le souvenir est intact chez le natif de Sarcelles, qui refermera sa carrière en 2011, en MLS, au New England Revolution. *"Quand tu rentres, le Parc, c'est impressionnant. Tout est beaucoup plus grand, le terrain, les tribunes… Tu es comme un gamin dans un magasin de jouets. J'avais l'impression que le terrain faisait deux fois la taille du Camp des Loges. Bien sûr, tu ne maîtrises pas la*

"MA VÉRITABLE NAISSANCE COMME JOUEUR DU PSG, CE FUT LORS DU 4-0 CONTRE BARCELONE."
PRESNEL KIMPEMBE





gestion de l'effort. En quatre minutes, tu es cramé, tu as envie de courir partout, tu enchaines les sprints ! Tu veux bien faire, tout couvrir... "

Ces premières brasses dans le grand bain sont enivrantes mais, au sentiment d'accomplissement, puis à la sensation d'épuisement, succèdent rapidement l'impératif de concentration et l'appel au dépassement de soi. Nkunku reprend la parole : *"Forcément, tu penses à ne pas commettre d'erreur, à ne pas rater ta passe, mais tu es porté par une énergie : celle de la détermination qui t'anime."* Les joueurs tirent cette force de leur ambition de s'inscrire dans la durée, de s'imposer dans leur club de cœur ou sur leur terre d'adoption. Et tous ne se sentent pas joueurs à part entière de l'effectif de la même manière. Ni au même moment. Chacun son histoire, son tempérament.

Pour Marquinhos, il a fallu attendre le premier match, le 17 septembre 2013, en C1, sur le terrain de l'Olympiakos (4-1), à Athènes : *"Quand tu signes ton contrat, tu fais beaucoup de choses, beaucoup d'interviews, tu ne t'arrêtes pas. Tu passes la visite médicale, tu n'es pas tranquille un instant. Lors des premiers entraînements, tu dois t'adapter à tes coéquipiers. Tout est nouveau et, quand arrive le premier match, tu as déjà passé un peu de temps avec le groupe. C'est là que tu réalises réellement que tu es un joueur du PSG."*

Bien qu'issu du centre - ou parce qu'issu du centre -, Domi confesse avoir mis plus de temps à se considérer comme membre à part entière du groupe professionnel. *"À partir de juillet 1996, soit plus d'un an et demi après ma première convocation, je commence à jouer beaucoup plus, je me retrouve aligné avec de grands joueurs. Je me dis à moi-même :* "Ça y est, t'es en plein dedans !"*"* La réponse de Kimpembe, elle, transpire l'humilité qui cohabite, chez "Presko", avec sa personnalité extravertie. *"Pour moi, c'était le PSG-Barça de 2017 au Parc des Princes. Oui, c'était ça la naissance !"* Près de deux années auront pourtant séparé la signature de son premier contrat professionnel de l'éclatante victoire 4-0, un soir de Saint-Valentin. Depuis, pour le défenseur aux cheveux qui changent de couleur, *"tout est allé très, très vite"*. Ses formateurs, eux, pointent les efforts

"ON ESSAIE TOUJOURS D'ALLER VERS LES PLUS JEUNES. CAR CE N'EST PAS FACILE D'ARRIVER DANS UN GRAND CLUB."

MARQUINHOS

fournis par le joueur pour se tailler une place parmi les pros. *"On est fiers pour lui, fiers d'avoir un peu participé à son éclosion,* souffle Laurent Huard. *Si un jeune joueur va très haut, il y a évidemment une satisfaction chez ses formateurs. Mais c'est avant tout le jeune qui est acteur de son projet."*

Au fond, le PSG est ce club jeune dont l'ADN s'est souvent nourri d'une autre jeunesse, celle de ses joueurs. Une identité qui émerge dès les premières années d'existence de l'entité rouge et bleu. En 1975, un an seulement après son accession en première division, Paris peine à se trouver une dynamique positive. C'est alors que l'entraîneur de l'époque, le glorieux Just Fontaine, sous l'impulsion de l'emblématique président Daniel Hechter, décide de faire monter quatre jeunes en équipe première pour les aligner d'entrée au match suivant. Le recordman de fidélité au club (435 matches entre 1975 et 1989), Jean-Marc Pilorget, fait partie de ces "Quatre Mousquetaires" formés au club avec François Brisson, Thierry Morin et Lionel Justier : *"On faisait des petites oppositions avec les pros le mercredi. Un jour de décembre, nous avons été appelés pour intégrer le groupe lors d'un stage de trois jours à Deauville. Ils avaient une idée derrière la tête mais on ignorait laquelle. Je me rappelle très bien de cette sensation, l'arrivée de quatre jeunes, quatre potes... On n'a pas forcément été super bien accueillis au départ..."*

Les quatre copains, "*peu impressionnables et un peu barges*", font bloc. Pilorget : *"Il ne fallait pas toucher à l'un des quatre. Les joueurs plus anciens pensaient qu'on venait pour leur prendre leur place… et c'était le cas !"* L'expérimenté Jean-Pierre Dogliani jouera son rôle de capitaine avec bienveillance. *"C'était un grand joueur, un homme bien et un mec intelligent, se remémore Pilorget. Il est venu me voir dès mon arrivée dans le*



groupe et m'a dit en tête-à-tête : "Je suis là, je veille au grain, faites ce que vous avez à faire.""

Cet électrochoc déclenché par l'état-major de l'époque marque un véritable tournant dans la politique, voire la philosophie du club. Dès lors, la place accordée aux jeunes ira crescendo, à l'image de l'intégration d'un certain Luis Fernandez, sorti du centre en 1978. Pilorget raconte : *"L'arrivée de Luis dans le groupe était drôle parce qu'on se dit alors que ce mec n'est pas comme tout le monde. Physiquement, au niveau du jeu, il est déjà atypique, il a déjà une grande gueule. Lors de son arrivée, il n'a pas voulu se faire marcher dessus. Tout de suite, on s'est dit :* "Lui, il est comme nous !""

L'identité parisienne mariant talents en devenir et stars au firmament s'affermit à mesure que le club grandit. Une tendance creusée par Canal+, propriétaire du PSG de 1991 à 2006. Tandis que des attaquants comme Pascal Nouma ou Nicolas Anelka sortent du centre dans les années 1990, le club fera également souffler le vent de la jeunesse, au tournant de l'an 2000, en faisant revenir Anelka tout en recrutant Stéphane Dalmat, Peter Luccin, Sylvain Distin et Bernard Mendy. Un peu plus

tard, le 20 octobre 2007, un chapitre de l'histoire du club s'écrira à Valenciennes quand Paul Le Guen titularisera cinq jeunes du CFA, allant même jusqu'à confier le brassard à Mamadou Sakho, 17 ans, afin de titiller l'ego d'une équipe partie, cette saison-là, pour jouer le maintien en L1. (*)

Entretemps, Paris avait connu un autre temps très fort de sa relation avec les jeunes : l'arrivée, en 2001, de la tornade Ronaldinho. Eric Lovey, homme-clé de la venue à Paris du futur Ballon d'Or 2005, revient sur les ressorts qui ont conduit un prodige brésilien de 21 ans à choisir le Paris Saint-Germain pour découvrir la grande Europe. *"À l'époque, on a reçu des offres de Barcelone, d'un club anglais et surtout de l'Inter Milan. Mais on n'a jamais changé d'idée et on a toujours pensé que Paris était le meilleur endroit pour éclore et grandir. Le PSG a encore changé de dimension aujourd'hui, mais le football français était déjà très exigeant, sur les plans physique et tactique. C'était un cadre idéal pour permettre aux jeunes joueurs de s'acclimater à l'Europe."*
De Carlos Bianchi à Neymar Jr, en passant par Rai et Valdo, le Paris Saint-Germain a accueilli pas moins de 31 Brésiliens et 14 Argentins - ainsi que 4 Uruguayens et 1 Colombien - dans son histoire. Ce tropisme sud-américain rassure les jeunes joueurs qui découvrent l'Europe, à l'image de Giovani Lo Celso qui signera au PSG en 2016, à 20 ans, en provenance de Rosario Central. *"Tous les joueurs savaient que c'était ma première expérience en Europe et ils ont fait en sorte de la faciliter. On m'a tout de suite fait sentir qu'on comptait sur moi. Le plus important est de recevoir des conseils de joueurs expérimentés, présents dans le groupe depuis longtemps, et c'est d'autant plus facile avec les Sud-Américains. On doit les écouter, apprendre d'eux pour réussir."* Après cinq années passées dans l'effectif, Marquinhos figure parmi ces chaperons, à 24 ans. *"On connait les difficultés, les moments plus compliqués ou plus joyeux, on est déjà passé par là, observe "Marqui". On essaie toujours d'aller vers les plus jeunes. Car ce n'est pas facile d'arriver dans un grand club."*

Avec son caractère affable et son étiquette de boute-en-train, Kimpembe s'efforce de faciliter l'intégration des nouveaux venus du centre, imitant ses ainés. *"Je me sentais bien avec les plus grands. Pour nous, c'était important de pouvoir parler avec eux. J'essaie de le refaire avec des plus jeunes. Je sais ce que c'est d'être au centre de formation, de regarder les entraînements des pros par la fenêtre parce qu'on n'a pas le droit d'y assister. On transmet des trucs, c'est instinctif."*

Alphonse Areola, en écho à "Presko" : *"Je leur dis avant tout de jouer avec leurs qualités et d'écouter les anciens."* Arrivé au club à 13 ans, le portier de 25 ans s'est montré patient au fil d'un parcours parsemé de prêts à Lens, Bastia et Villarreal, avant de s'imposer au PSG. Il témoigne : *"Les plus jeunes se servent de notre parcours pour pouvoir espérer, travailler, arriver à ce niveau-là et franchir le palier qui les sépare du groupe pro."* Aujourd'hui joueur majeur de l'effectif, Adrien Rabiot est à son tour devenu un modèle pour les jeunes, y compris pour… Christopher Nkunku : *"Mon objectif, c'est de marcher dans les traces d'Adrien et de m'imposer au PSG."* Bien que gêné par les éloges de son coéquipier, "Adri" laisse parler son cœur : *"Jouer 200 matches avec mon club… J'ai quand même disputé plus de 200 matches, j'ai 23 ans, ça représente quelque chose. C'est énorme… Quand on est au centre de formation, on travaille pour ça, mais on en est tellement loin. Et arriver à ce stade, c'est quand même fort…"*

À l'heure où se profile une Coupe du monde avec plusieurs joueurs "made in Paris", la jeunesse formée au PSG croque sa vie à pleines dents. Le regard tourné vers les sommets encore à gravir. Avec ses mots, Adrien Rabiot dit tout : *"On veut gagner avec notre club, être un jour sur le toit de l'Europe. On veut représenter fièrement la formation parisienne. Ici, tu sais qu'il y a des ambitions et qu'on compte sur les jeunes pour les réaliser. Alors, oui, on a aussi un rôle à jouer dans ce projet..."* ●

(*) Outre Sakho, Younousse Sankharé, Granddi Ngoyi, Loris Arnaud et David Ngog étaient titulaires ce jour-là.

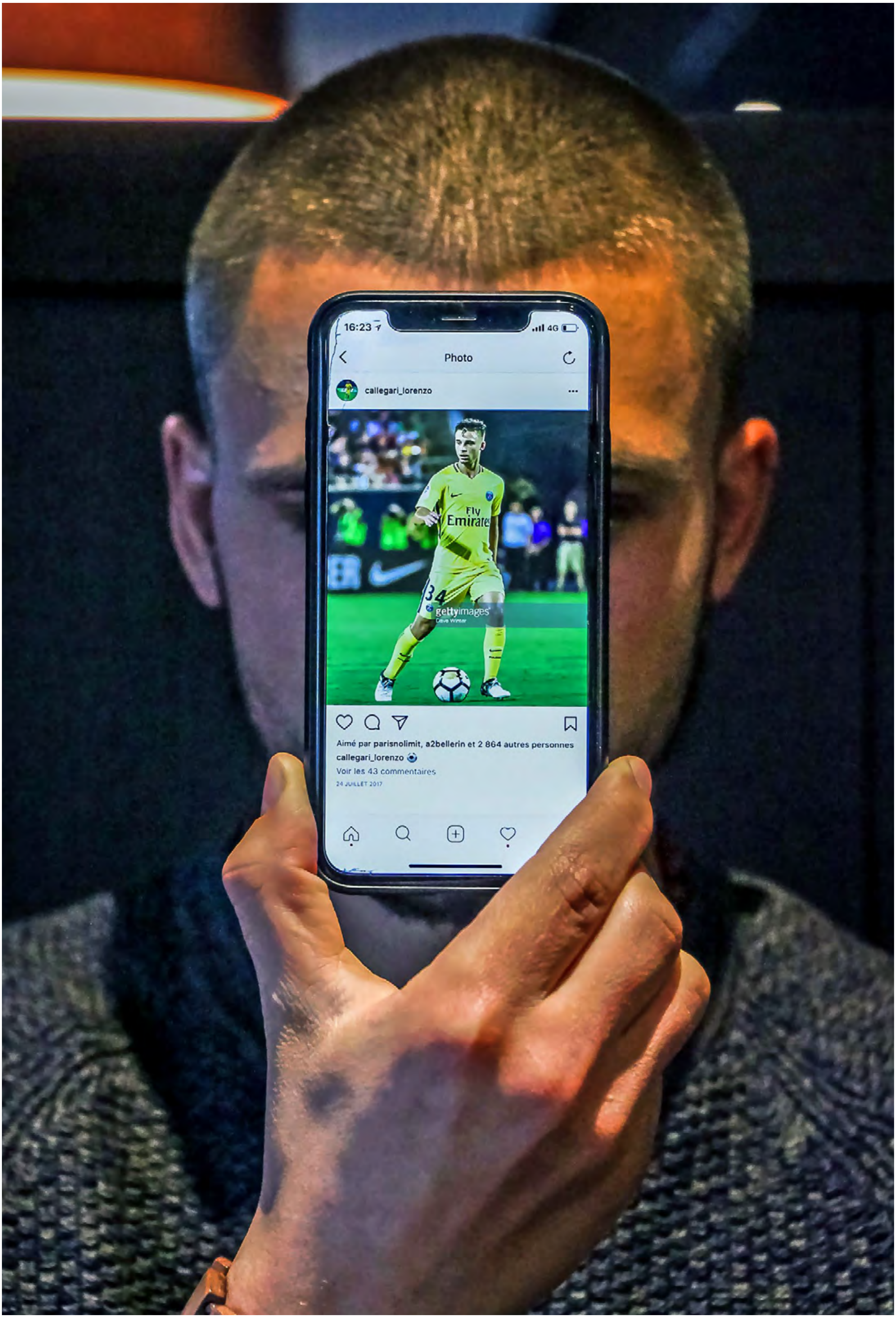


© DR

"LES JOUEURS PLUS ANCIENS PENSAIENT QUE NOUS, LES JEUNES, ON VENAIT POUR LEUR PRENDRE LEUR PLACE… ET C'ÉTAIT LE CAS !"

JEAN-MARC PILORGET


adidas
PARIS


16:23
4G
Photo
callegari_lorenzo
Fly Emirates
34
gettyimages
Aimé par parisnolimit, a2bellerin et 2 864 autres personnes
callegari_lorenzo
Voir les 43 commentaires
24 JUILLET 2017

Texte et photo : Yasmina YASSINE

#ICICESTPARIS

DANS LEUR COMMUNICATION, LES JEUNES PARISIENS TENDENT À PRIVILÉGIER DE PLUS EN PLUS LES RÉSEAUX SOCIAUX. POUR LE PLUS GRAND PLAISIR DE LEUR COMMUNAUTÉ DE FANS.

D'un côté, les footballeurs, stars mondiales du divertissement. De l'autre, les réseaux sociaux, nouveaux médias planétaires. À chaque fois, des univers aux frontières abolies. Deux mondes influents qui ne pouvaient que se rejoindre au croisement d'une puissante synergie. Depuis le début du siècle, *Facebook*, *Twitter*, puis désormais *Instagram* et *Snapchat* ont révolutionné la communication de la planète football. Gonflant parfois les ego et starisant toujours plus tôt les valeurs montantes du ballon rond.
"La présence d'un jeune footballeur professionnel sur les réseaux sociaux est quasi obligatoire, affirme Laurent Falla, Social Media Manager du groupe RMC/BFM Sport. *Les joueurs n'ont plus besoin des médias dits traditionnels pour communiquer, l'idée est de pouvoir s'adresser à sa communauté de fans tout de suite, en direct"*. Un nouvel écosystème où se déverse un torrent d'images, de messages et autres stories, finissant par gonfler, jour après jour, le contingent des fans de la jeunesse du PSG : quand la Coupe du monde débutera, Presnel Kimpembe affichera 1 million d'abonnés sur *Instagram*, un cap qu'Adrien Rabiot a déjà légèrement dépassé, faisant d'eux des influenceurs XXL.
Pour Laurent Falla, *"les joueurs sont plus proches de leurs fans et n'ont plus peur que leurs messages soient déformés"*. Et ce spécialiste des réseaux d'observer : *"Cela leur permet aussi de répondre aux attentes d'un "douzième homme" qui ne se contente plus d'attendre bien sagement que des informations sur son joueur préféré tombent au compte-gouttes dans les médias classiques."* Dans ce monde qui gravite autour des smartphones, où l'aura se mesure en followers et en interactions, les jeunes talents du Paris Saint-Germain occupent une place grandissante, ceux de l'effectif professionnel comme ceux du centre de formation.

S'ils bénéficient de la phénoménale puissance digitale du club - qui cumule désormais près de 55 millions de fans sur les différents -, ils nourrissent leur communauté de fans de contenus dont la qualité tend à aller crescendo. Avec une préférence pour le réseau-roi de la génération Y : l'incontournable *Insta*. "Twitter *est un média de l'immédiateté, qui permet de poster une information instantanée et percutante mais* Instagram *s'est détaché comme le numéro un des jeunes joueurs professionnels"*, confirme Laurent Falla.

AU CENTRE DE FORMATION, DES COURS SUR LES RÈGLES D'OR DES RÉSEAUX SOCIAUX

Chez ces enfants du digital, plus des deux tiers des posts mettent en scène leur vie professionnelle : l'annonce d'un match, d'un résultat, la capture d'un beau geste en pleine action, d'un effort fourni lors d'un entraînement, d'une communion dans le vestiaire… *"Un match de football débute sur les réseaux sociaux, continue sur le terrain et se débriefe à nouveau sur les réseaux"*, souligne Laurent Falla.
Le partage de leur vie personnelle, qui privilégie des valeurs de famille et d'amitié, alimente le reste des contenus publiés par les jeunes joueurs du PSG. *"Tout en étant conscient d'être un privilégié, mon objectif, en utilisant les réseaux sociaux, est d'être plus proche des supporters en leur montrant que nous avons les mêmes centres d'intérêt"*, confie Lorenzo Callegari, le milieu de terrain issu du centre de formation parisien.

"L'utilisation des réseaux sociaux est une démarche incontournable pour chaque jeune joueur professionnel, encore faut-il savoir les utiliser à bon escient", avertit Laurent Falla. Une mise en garde intégrée par le Paris Saint-Germain, où l'usage des réseaux sociaux, leur dynamique et leurs dangers, s'invitent désormais dans le cursus des joueurs en formation. Depuis la saison 2015-2016, le département Communication du PSG, en concertation avec le Centre de formation, a mis en place des modules d'enseignement à double objectif : 1. Transmettre une culture du club, à travers la découverte de son histoire et de ses valeurs. 2. Préparer au mieux les jeunes Rouge et Bleu à l'environnement médiatique qui les attend dans le monde professionnel, en particulier celui du PSG, l'un des clubs les plus exposés du monde. Les règles d'or des réseaux sociaux font l'objet d'échanges nourris avec les jeunes. Avec, entre autres conseils prodigués, ceux de faire certifier ses comptes, de vérifier sa réputation numérique ou de ne jamais répondre aux attaques des *haters* qui arpentent les réseaux en recherche de polémiques et de déstabilisation. *"Au club, on nous apprend à gérer notre image en cours de média training, cela nous permet de ne pas dire ou poster n'importe quoi sur les réseaux"*, résume Lorenzo Callegari. Autant de nécessités pour ces jeunes, dont l'image dans la sphère digitale est suivie de près par de nombreux journalistes gravitant autour du PSG. Pour un simple tweet mal inspiré, mal formulé ou exhumé d'un passé lointain, une carrière peut se retrouver freinée. Un signe de plus que l'écusson PSG, sur un terrain comme smartphone en main, peut galvaniser autant qu'il doit responsabiliser ceux qui le portent. ●

AU CŒUR DE LA FORMATION

DIRECTEUR, ENTRAÎNEURS, PRÉPARATEURS PHYSIQUES, RESPONSABLES DE LA LOGISTIQUE, INTERVENANTS MÉDICAUX... LE RESSENTI EST UNANIME : AVEC LEURS JEUNES PROTÉGÉS EN DEVENIR, ILS FORMENT, TOUS ENSEMBLE, UNE FAMILLE ROUGE ET BLEU DONT ILS SONT FIERS.

Propos recueillis par Timothée LEMOINE et Juliette CAROUGE

"Mon rôle, au quotidien, est très large. Je dois avoir un regard sur la globalité de la formation. Je travaille en relation et en collaboration avec Carles Romagosa (directeur technique du centre) et Luis Fernandez (directeur sportif du centre). Je m'extraie de toute la partie technique pour me centrer principalement sur les relations avec les différents responsables : sur l'aspect budgétaire, l'aspect contractuel des joueurs (la relation avec les agents, les familles, les avocats...), mais aussi les thèmes liés à la scolarité. Au centre de formation, au centre de préformation, au centre CFA omnisports, je m'occupe de tout ce qui tourne autour du jeune. La formation n'est pas facile à mettre en mettre en place, à maintenir et à développer. Aujourd'hui, nous essayons d'être un peu plus performant dans tous les domaines, mais principalement dans l'accompagnement du joueur. Au niveau de la préformation, nous considérons que les jeunes ont un triple projet : scolaire, éducatif et sportif. Les deux premiers sont essentiels à la bonne réussite du troisième. À partir de la formation, ces trois projets doivent être présents, mais le sportif prend le dessus avec un nombre d'entraînements plus important en volume, même si la scolarité reste essentielle. Aujourd'hui, nous savons que la carrière d'un joueur peut être courte. Certains n'y arriveront pas et, du coup, il est très important de construire des hommes avant de construire des footballeurs. Nos jeunes ont des saisons très remplies, entre examens et compétitions internationales. Nous faisons en sorte d'avoir un accompagnement suffisamment bon pour qu'ils puissent atteindre ce double projet. L'aboutissement de notre travail, c'est de voir évoluer ces jeunes. Les voir atteindre le haut niveau est une fierté pour le club. Ma plus grande satisfaction, c'est de voir des garçons épanouis, heureux et qui ont envie de s'investir. Par la suite, tout cela se retrouve forcément sur le terrain." ●



"VOIR DES GARÇONS ÉPANOUIS,HEUREUX ET AVEC L'ENVIE DE S'INVESTIR"

Jean-François Pien
51 ans, directeur du centre de formation, au club depuis 2016.



"PEU À PEU, ON PROFESSIONNALISE NOS JEUNES"

François Rodrigues
47 ans, entraîneur de l'équipe réserve, au club depuis 2013.

"Dans le cursus d'un jeune en formation, il faut vraiment différencier les catégories d'âge, même s'il s'agit d'un cycle global de formation. Avec les 17 ans, nous sommes plus sur le côté paternel, nous sommes très proches des jeunes car il s'agit encore d'enfants. Nous avons une certaine exigence avec eux, mais il y aussi le coté accompagnateur et éducateur, tout l'aspect psychologique. Nous professionnalisons davantage les joueurs de l'équipe réserve.
Pour donner un exemple, depuis cette année, nous leur imposons un petit déjeuner commun auquel tous les joueurs doivent être présents. Cela vise à les unifier, mais aussi à leur mettre dans la tête qu'ils doivent bien utiliser leur corps et que cet impératif passe par la nutrition. Certains, au départ, peuvent être réticents car ils n'en voient pas l'intérêt. Ils y voient une perte de sommeil. Nous essayons de leur faire comprendre que ce quart d'heure de sommeil perdu, il sera gagné grâce à cette hygiène de vie. Petit à petit, nous les professionnalisons pour que demain, si le joueur doit intégrer le groupe professionnel, il ait déjà ces automatismes de travail.

Les résultats sont toujours un moteur, mais ce n'est pas l'essentiel. À travers une défaite, les jeunes s'enrichissent. Il faut se servir de leurs erreurs pour les faire avancer, leur faire passer des messages individuellement ou collectivement.
Au centre de formation, nous essayons de travailler sur l'individuel, ce que font un peu moins les professionnels. Nous nous basons sur la vidéo : nous disséquons pour ajuster et accroître leurs points forts et pour qu'ils puissent progresser sur leurs points faibles.

C'est très enrichissant de travailler avec ces jeunes. *(Il sourit)* "Wesh" ne fait pas encore parti de mon vocabulaire, mais je suis à la page : nous partageons la musique, les jeux vidéo, les réseaux sociaux… Je suis très connecté, ça nous permet de créer un lien et de faciliter l'écoute. L'aboutissement de notre travail reste d'accompagner des joueurs chez les professionnels, comme avec Christopher Nkunku. C'est un joueur en devenir, que j'ai eu la chance d'avoir entre les mains pendant trois ans et que je trouve représentatif de notre formation. Je suis vraiment fier de son parcours et de l'homme que nous avons réussi à construire." ●

"DÉVELOPPER CHEZ EUX LA DÉTERMINATION"

Jean-Luc Aubert
44 ans, entraîneur des gardiens, au club depuis 2013.

" En tant qu'entraineur des gardiens, nous avons une approche différente de par la proximité qui est la nôtre avec nos joueurs. Nous ne gérons que deux ou trois joueurs de l'effectif et la relation est nécessairement autre. Avec Alfred (Dossou Yovo, le deuxième entraîneur des gardiens au centre de formation), nous avons vu notamment deux de nos jeunes gardiens intégrer l'effectif professionnel récemment : Rémy Descamps et Sébastien Cibois.

Travailler au centre de formation, c'est voir progresser des jeunes au fil des mois et des années. On les observe franchir des caps, ce qui est toujours valorisant et enrichissant pour toute l'organisation. J'ai également travaillé avec des équipes professionnelles mais l'approche est vraiment différente. Ici, nous sommes sur un objectif de progression ; avec des pros, nous serons sur une dimension de performance.

Avec les jeunes, la progression se fait beaucoup par l'échec car c'est avec celui-ci qu'ils vont apprendre à s'améliorer. Chez eux, nous devons développer la détermination, l'agressivité dans les duels et la concentration. Au contraire, avec un gardien d'une équipe première, la performance immédiate est davantage recherchée et c'est donc la notion de réussite qui ressort. Il y a ainsi une grande différence dans l'approche hebdomadaire des séances entre des jeunes en formation et des pros expérimentés." ●





“UN TRAVAIL ATHLÉTIQUE QUOTIDIEN”

Aurélien Denotti
32 ans, préparateur physique, au club depuis 2012.

“En termes de préparation physique, chez les professionnels, on se situe beaucoup plus sur une gestion de l’état de forme. Chez les jeunes, nous serons sur une recherche de développement des qualités athlétiques et physiques. Notre travail n’est donc pas aménagé de la même manière car nous sommes obligés de faire des cycles de travail avec, pour chaque jour et chaque semaine, une dynamique bien particulière. Et parfois des évolutions liées au fait que nos jeunes joueurs sont encore en phase de croissance.

Quand je suis arrivé, nous nous sommes calqués sur le modèle de Carlo Ancelotti : intégrer au maximum le travail athlétique pour, ensuite, chercher à développer les joueurs. Dans la préparation athlétique des jeunes, il y a, comme pour les pros, une période cruciale estivale, mais plutôt en juillet-août. Le travail foncier sera ensuite très léger sur la période de janvier, voire négligé car, finalement, on ne cherche pas à insister sur les qualités physiques, c’est un travail continu. Avec des jeunes, notre travail athlétique sera donc quotidien alors que, chez l’équipe professionnelle, avec les GPS et d’autres outils, on peut réadapter quotidiennement la charge d’entrainement (aérobie, orientation, force, vitesse…) pour gérer les états de forme, éviter le surentraînement et minimiser le risque de blessure.

Depuis deux saisons, je m’occupe spécifiquement de la réhabilitation de tous les joueurs de la formation. En “réathlétisation”, on essaie au maximum d’individualiser le travail. Entre un travail de réhabilitation de trois-quatre joueurs et un travail de groupe classique avec une vingtaine de joueurs, l’approche diffère. Le contact est différent, la proximité est ainsi plus facile et plus sympa. On est plus dans l’échange, notamment sur les sensations du joueur car ici, c’est la priorité. Avec un groupe élargi, la proximité existe aussi, mais il y a d’autres valeurs qui entrent en compte et d’autres aspects comme la rigueur, l’attention, l’écoute.

Il y a également une approche psychologique et mentale en réhabilitation que tu ne peux pas avoir avec un groupe. En “réathlétisation”, on s’efforce de fixer des objectifs au joueur, jour après jour, en fonction des attentes ou des demandes de la cellule médicale. Ensuite, il y a tout ce qu’on tente de mettre en place, à la formation, en dehors du sportif. Le but est d’insister sur certaines valeurs et sur l’identité Paris Saint-Germain afin qu’ils se sentent fiers des couleurs qu’ils portent. Il faut que les jeunes aient envie de rester ici, de devenir professionnels à Paris et d’y faire carrière. C’est notre but à tous.” ●

"FAIRE EN SORTE QU'ILS GARDENT LE PLAISIR"

Laurent Huard

44 ans, entraîneur de l'équipe U17, au club depuis 2015.

"Nous essayons d'apporter à nos jeunes l'exigence du haut niveau afin de les préparer à ce qui va les attendre par la suite. Il faut leur montrer que le chemin n'est pas tout tracé, qu'il y a beaucoup d'obstacles, beaucoup de marches à franchir. Ce qui est important, c'est de garder cette notion de plaisir, même si ce n'est pas évident car les jeunes se mettent une certaine pression. Ils ont souvent envie d'avancer très vite, d'avoir des résultats rapidement. Le joueur de football est plutôt impatient et, à 17 ans, ils sont encore très loin du but. Nous essayons donc de garder ce plaisir, de faire en sorte qu'ils ne soient pas "remplis" de pression. Dans le jeu, dans toutes les situations, nous avons besoin de temps. Chaque parcours est différent, chacun écrit l'histoire comme il l'entend. Aujourd'hui, les clubs s'inscrivent sur la durée. Nous faisons des choix assez tôt avec des jeunes joueurs. Lorsqu'ils rentrent au centre de formation, ils ne sont pas jugés lors de leur première année. C'est un objectif sur trois ans, nous souhaitons les accompagner jusqu'à la Terminale. Sur des jeunes un peu plus âgés, nous rentrons déjà dans les détails, avec une préparation un peu plus importante des matches, avec une vision à moyen et long terme. Nous allons nous focaliser sur des termes de séances, souvent sur une semaine, afin de l'appliquer en match, le week-end. Il peut parfois nous arriver d'axer le travail de la semaine sur de la transition défensive, ce qui demande beaucoup d'énergie. Et nous pouvons donc arriver fatigués en fin de semaine. Ce qui nous importe, c'est qu'ils comprennent les attentes des thèmes, chaque semaine. Nous sommes dans l'apprentissage, nous ne pouvons pas forcement tout gérer. C'est pour cela qu'il faut arriver à cibler, à gérer, avec pédagogie, pour que les jeunes ne se dispersent pas. Malgré les bons résultats des U17 depuis plusieurs années (champions de France 2011, 2016 et 2017), nous ne sommes pas focalisés là-dessus. Nous souhaitons gagner, mais c'est le sportif de haut niveau qui doit gagner, nous préférons nous concentrer sur les moyens à mettre en place pour y arriver. Si nous sommes exigeants et que nous mettons de l'intensité, au vu des jeunes que nous avons, il est plus facile de gagner." ●





“UN TRAVAIL PSYCHOLOGIQUE À MENER”

Sandrine Jarzaguet
47 ans, assistante médicale, au centre de formation depuis 5 ans.

“Mon rôle, au quotidien, est de prendre en charge tout le côté administratif pour le domaine médical des joueurs. Inscription à la sécurité sociale, prise en charge de leur mutuelle mais également prise de rendez-vous pour des examens médicaux auxquels, s'ils le souhaitent, je peux les accompagner. En début de saison, j'organise, entre autres, les tests cardios pour les trois groupes présents ici (U17, U19 et N2). Je gère également les visites médicales d'aptitudes. Je suis une sorte de deuxième maman pour eux ! *(rires)*. Je gère aussi les jeunes de la préformation.

Ici, à la formation, j'aide parfois nos jeunes à comprendre les rouages de la sécurité sociale et de la mutuelle, qui peuvent être compliqués. Dès qu'ils ont un souci, ils n'hésitent pas à venir me voir. Certains parents m'appellent souvent car ils ont des questions concernant leur enfant. Au fur et à mesure, les joueurs prennent confiance et s'orientent vers moi en cas de besoin. Certains d'entre eux se confient même parfois longuement. Il y a donc aussi un travail psychologique à mener.” ●

"LA YOUTH LEAGUE NOUS TIRE VERS LE HAUT"

Michael Lacen
29 ans, team manager, au club depuis 2016.

"Notre rôle est de mettre les jeunes dans les meilleures conditions. Nous avons comme mission de simplifier tout l'aspect logistique (hôtels, trains, avions...) pour qu'ils ne soient focalisés que sur le football. Le but de notre métier est donc que chaque déplacement (matches, stages, tournois) se passe dans les meilleures conditions possibles pour nos joueurs et nos staffs. Même si le travail est très prenant au quotidien avec les jeunes, nous développons une relation très forte avec eux, et c'est là l'essentiel.

Dès mon arrivée au centre de formation, j'ai également eu l'opportunité de travailler sur la Youth League, une compétition exceptionnelle. Tu affrontes les meilleurs clubs d'Europe. Notre travail est donc encore plus poussé. Nous nous efforçons de donner des conditions encore meilleures à nos jeunes pour les faire réussir face aux grandes écuries du continent. La crédibilité du club et la nôtre, d'une certaine manière, est en jeu. C'est également toujours enrichissant de rencontrer des organisations étrangères pour observer leurs structures et la manière dont ils procèdent, notamment dans l'approche des matches. La Youth League, c'est un vecteur de développement pour tous, joueurs, staffs, encadrement." ●





"VOIR UN JEUNE DEVENIR PRO, UNE FIERTÉ POUR LES GENS DU CENTRE"

Younousse El Bouhssaini
32 ans, préparateur physique, au club depuis 1996.

"Après avoir été joueur au centre de formation de 1996 à 2000, j'ai ensuite intégré le centre de préformation jusqu'en 2005, où je fus maitre d'internat, avant de venir travailler au centre de formation. Mon rôle est de m'occuper des jeunes qui rejoignent la structure et de ceux qui font la bascule entre le centre de formation et l'effectif professionnel. Même si certains me considèrent comme un grand frère, je ne m'octroie pas ce statut car c'est vraiment un travail collectif. Après, personnellement, c'est vrai que je suis très proche des joueurs, mais c'est quelque chose qui se fait plus à l'instinct. Travailler au quotidien avec eux, ici, c'est un plaisir énorme. Je ne compte pas mes heures et ces garçons me rendent tout ce que je peux leur apporter. J'essaie aussi de toujours maintenir le contact avec les joueurs prêtés comme Moussa Diaby (Crotone) ou Odsonne Edouard (Celtic Glasgow). Observer des jeunes du centre passer professionnels au club, c'est un sentiment exceptionnel, d'autant plus qu'ils sont des joueurs de qualité, comme Adrien Rabiot, Presnel Kimpembe ou Christopher Nkunku. Pour moi qui les ai connus à la préformation puis dans différents tournois, voir le chemin qu'ils ont parcouru, c'est vraiment jouissif. C'est une reconnaissance pour eux, car je suis sûr que c'est là qu'ils voulaient être un jour. Et c'est une fierté pour tous les gens du centre, pour tout le travail accompli aux cours des années de formation. Même nos jeunes joueurs qui passent professionnels dans d'autres clubs, en France ou en Europe, restent supporters du Paris Saint-Germain. Et ça, c'est beau ! Au final, l'important est d'apprendre aux garçons l'humilité dans la victoire, mais également de prendre la défaite avec philosophie." ●

LE CLUB DES 110

Par Michel KOLLAR et Pascal ANGENAULT

LE 4 NOVEMBRE 1975, CINQ ANS APRÈS SA NAISSANCE, LE PSG INAUGURAIT SON CENTRE DE FORMATION, AU CAMP DES LOGES. DEPUIS, 110 JOUEURS ISSUS DE LA PÉPINIÈRE ROUGE ET BLEU ONT PORTÉ LE MAILLOT DE L'ÉQUIPE PREMIÈRE EN MATCH OFFICIEL.

TOP 10 DES JOUEURS FORMÉS AU CLUB PAR NOMBRE DE MATCHES DISPUTÉS*



JEAN-MARC PILORGET (PSG, 1975-1989)

LUIS FERNANDEZ (PSG, 1978-1986)

JEAN-CLAUDE LEMOULT (PSG, 1977-1986)

FRANCK TANASI (PSG, 1977-1991)

CLÉMENT CHANTÔME (PSG, 2006-2015)



FRANCIS LLACER (PSG, 1989-1999 ET 2001-2003)

ADRIEN RABIOT (PSG, DEPUIS 2012)

MAMADOU SAKHO (PSG, 2007-2013)

THIERRY MORIN (PSG, 1975-1986)

JÉRÔME LEROY (PSG, 1996-2000 ET 2001-2003)

* *Matches officiels disputés au 18/05/2018*

Retrouvez la liste complète des 110 joueurs sur **PSGMAG.FR**



LE TITI **LE PLUS TITRÉ**

Adrien **RABIOT**

5 CHAMPIONNATS DE FRANCE
(2013, 2014, 2015, 2016, 2018)

5 COUPES DE LA LIGUE
(2014, 2015, 2016, 2017, 2018)

Huitième joueur issu de la formation parisienne - le premier depuis Mamadou Sakho - à dépasser la barre des 200 matches officiels sous les couleurs du Paris Saint-Germain, Adrien Rabiot est, de loin, le Titi le plus titré de l'histoire du club, du haut de ses 16 trophées (comme Edinson Cavani, Marquinhos et Lucas Moura). Avec, en ligne de mire, l'ambition de rattraper ses coéquipiers Marco Verratti (19 titres), Thiago Motta et Javier Pastore (18), ainsi que Thiago Silva (17).

4 COUPES DE FRANCE
(2015, 2016, 2017, 2018)

2 TROPHÉES DES CHAMPIONS
(2015, 2017)



2017/2018 NSOKI ET T. WEAH, LES DERNIERS NÉS

109e

Entré en jeu à la place de Marquinhos à la 65e minute de PSG-Caen (3-1, le 20 décembre 2017), Stanley Nsoki - qui vient de fêter ses 19 ans - est le 109e joueur de la formation parisienne à avoir disputé un match officiel en équipe première.

110e

Entré en jeu à la place de Lo Celso à la 78e minute de Troyes-PSG (0-2, le 3 mars 2018), Timothy Weah (18 ans) est le 110e joueur - et le dernier en date - de la formation parisienne à avoir disputé un match officiel en équipe première.

Boli (2007-2010) - François Brisson (1975-1981) - Gilles Brisson (1977-1978) - Bernard Bureau (1978-1981) - Roméo Calenda (1993-1997) - Lorenzo Callegari (depuis 2015) - Lorik Cana (2002-2005) - Gilles C
94-1999 et 2000-2003) - Antoine Dossevi (1975-1976) - Boukary Dramé (2004-2007) - Pierre Ducrocq (1994-2001) - Richard Dutruel (1991-1996) - Jean-Claude Fernandes (1993-1994) - Luis Fernandez (1978-
ldad (2005-2007) - Pascal Havet (1984-1985) - Gaël Hiroux (2001-2002) - Jonathan Ikoné (depuis 2016, prêté cette saison à Montpellier) - Philippe Jean (1977-1979) - Lionel Justier (1975-1978) - Neeskens K
oy (1996-2000 et 2001-2003) - Francis Llacer (1989-1999 et 2001-2003) - Dominique Lokoli (1974-1979) - Chiguy Lucau (2002-2004) - Larrys Mabiala (2006-2009) - Florian Makhedjouf (2010-2011) - Tripy
gelli (1978-1979) - Bernard Moraly (1975-1978) - Fabrice Moreau (1984-1989) - Thierry Morin (1975-1986) - Youssouf Mulumbu (2006-2007) - Edvin Murati (1997-2000) - David Ngog (2006-2008) - Granddi Ng
y (1998-2001) - Maxime Partouche (2008-2010) - Stéphane Persol (1987-1991) - Samuel Piètre (2001-2007) - Jean-Marc Pilorget (1975-1989) - Laurent Pimond (1984-1986) - Hervé Porquet (1977-1979) - Alain



LA COUPE DES COUPES 1996 AU PALMARÈS DE CINQ JOUEURS FORMÉS AU CLUB

1 - **RICHARD DUTRUEL** (PSG, 1991-1996)
2 - **PASCAL NOUMA** (PSG, 1989-1996)
3 - **LUIS FERNANDEZ** (ENTRAÎNEUR PSG, 1994-1996 ET 2000-2003)
4 - **FRANCIS LLACER** (PSG, 1989-1999 ET 2001-2003)
5 - **BERNARD ALLOU** (PSG, 1994-1998)

Entraînés par l'emblématique Luis Fernandez, ils ont tous participé à la campagne européenne victorieuse du PSG en 1995-1996, en Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe. Le gardien Richard Dutruel, le milieu Bernard Allou et l'attaquant Pascal Nouma ont contribué au parcours des Rouge et Bleu jusqu'à la finale de Bruxelles, le 8 mai 1996, face au Rapid de Vienne (1-0). Un match au sommet auquel Francis Llacer - entré en jeu en fin de match - sera le seul joueur formé au club à participer.

LES 11 INTERNATIONAUX FRANÇAIS FORMÉS AU PSG ET LEUR NOMBRE DE SÉLECTIONS*



NICOLAS ANELKA (PSG, 1995-1997 ET 2000-2002)

LUIS FERNANDEZ (PSG, 1978-1986)

MAMADOU SAKHO (PSG, 2007-2013)

KINGSLEY COMAN (PSG, 2013-2014)

ADRIEN RABIOT (PSG, DEPUIS 2012)



AMARA SIMBA (PSG, 1986-1993)

FRANÇOIS BRISSON (PSG, 1975-1981)

JEAN-CLAUDE LEMOULT (PSG, 1977-1986)

CLÉMENT CHANTÔME (PSG, 2006-2015)

RICHARD DUTRUEL (PSG, 1991-1996)

PRESNEL KIMPEMBE (PSG, DEPUIS 2014)

** Matches officiels disputés en équipe de France A au 18/05/2018*
*** Entre parenthèses, le nombre de sélections du joueur lors de son passage au PSG*

Entretien réalisé par Édouard CHEVALIER

ICI, C'EST TITIS !

AU CAMP DES LOGES, TOUT LE MONDE LE SURNOMME "NYTO". PRÉSIDENT-FONDATEUR DE L'ASSOCIATION "LES TITIS DU PSG", ANTHONY VIVIEN CULTIVE DEPUIS 2006, SUR LE TERRAIN COMME SUR LA TOILE, UN ATTACHEMENT VISCÉRAL À LA FORMATION MADE IN PARIS ET À SES JEUNES JOUEURS. ENTRETIEN AVEC UN GARDIEN DU TEMPLE.

Anthony, pouvez-vous nous retracer la trajectoire de votre association ?
Pour revenir à la genèse, il faut regarder dans le rétro, en août 2006. Le PSG vient alors d'être sacré champion de France U18, avec la génération Sakho, Sankharé et autre Chantôme. Ce titre a agi comme un déclic et j'ai décidé de valoriser le savoir-faire maison en termes de formation, en lançant un blog. Et comme l'OM avait ses "Minots" et l'OL ses "Gones", j'ai opté pour les "Titis" pour désigner nos talents émergents. Un terme qui est depuis entré dans le langage commun, c'est géant !

Douze ans plus tard, les générations ont défilé et votre média est désormais ancré dans le paysage PSG. Comment y êtes-vous parvenu ?
On s'est inscrit dans le panorama en tissant une relation de confiance avec les acteurs. J'arpente les gazons du Camp des Loges depuis 1998, donc j'en connais parfaitement le décor. Depuis 2011, notre plateforme s'est muée en site internet. Aujourd'hui, une webmaster (Stéphy Bénard), une photographe (Gwladys Duteil) et une équipe de reporters (dirigée par Alex Gonzalez) composent nos effectifs et peuvent produire cinq à dix articles par jour. Notre originalité réside dans notre démarche, pédagogique et associative. Nous ne sommes pas engagés dans une course aux clics. Ce qui nous caractérise, c'est une volonté farouche de fédérer autour de la cause rouge et bleu. Nous sommes en mission !

Concrètement, comment relatez-vous l'actualité des Titis ?
Nous nous définissons comme sympathisants, donc inévitablement partisans. En ce sens, on a scellé un partenariat avec le centre de formation. On suit l'actualité des U17, U19 (nationaux et féminines), de l'équipe réserve (N2) ou encore de Régional 1. Pour toutes les catégories, le traitement de l'information est semblable : on reste dans le factuel en retranscrivant les matches et en distillant des statistiques que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Les staffs jouent parfaitement le jeu, car ils ont saisi notre ambition : que le vivier francilien crève l'écran !

En filigrane, tablez-vous sur la création d'une véritable communauté ?
Oui, on touche là l'essence même de notre vocation. Ce qui nous passionne, c'est d'aller fouiller au fin fond de la D3 allemande ou de la D2 belge pour retrouver la trace d'un jeune passé par le Camp des Loges. À l'image des universités américaines, on fonctionne comme une confrérie. On coordonne chaque année des tables rondes entre ex-pensionnaires du centre, ce qui nous a permis de constituer un réseau international. En Scandinavie, en Australie, en Afrique : les anciens Parisiens se sont exportés aux quatre coins du monde ! En leur permettant d'échanger, on active l'entraide. Un exemple : Rudy Haddad (Parisien entre 1998 et 2007)



a pu donner un nouvel élan à sa carrière en rejoignant un club israélien en 2015, après avoir participé à notre "Jubilé des Titis". 70% des anciens locataires du Camp des Loges sont restés dans l'univers du ballon rond. Alors, si l'on peut accélérer les rebonds, c'est tout bénef' !

Début avril, vous avez organisé au Camp des Loges la 5e édition du "Jubilé des Titis", un événement-clé de votre calendrier ?
Un incontournable même, depuis 2014 *(rires)* ! Ce concept est unique pour un club : le temps d'une journée, on permet aux générations de Titis de s'affronter en configuration tournoi. Chaque printemps, une centaine de joueurs nous rejoint pour cette grand-messe. Toutes les figures du patrimoine parisien ont participé : Jérôme Leroy, Grégory Paisley ou Pierre Ducrocq, pour ne citer qu'eux. Les voir enfiler de nouveau cette tunique se révèle magique, surtout que la plupart le font sous les yeux de leurs enfants, histoire de transmettre le flambeau.

"À L'HORIZON 2024, ON PLANCHE SUR UNE ENCYCLOPÉDIE DE LA FORMATION AU PSG"

Parmi tous ces amoureux du club, quels profils ont particulièrement retenu votre attention ?
Chaque histoire est authentique. Ces dernières années, le centre de formation a gonflé son palmarès comme jamais, chapeauté désormais par un Titi emblématique : Luis Fernandez, nommé fin 2017 directeur sportif du centre. Je suis abonné au Parc depuis 1996 et voir Kimpembe, Areola, Nkunku et Rabiot porter nos couleurs au plus haut niveau me transporte de joie. Adrien (Rabiot) était d'ailleurs le parrain de notre dernier jubilé et nous a gâtés en nous offrant cinq maillots dédicacés, des crampons également. Il prend son rôle à cœur et notre relation est basée sur un profond respect mutuel. Un soir de Champions League, après un succès face à l'Olympiakos (2-1, en novembre 2013), il a même traversé le terrain pour venir me donner son maillot... Évidemment, ce genre de geste me pousse à continuer l'aventure. D'autres destins m'ont marqué, à l'image de la success story de Timothée Taufflieb. Issu du sérail de l'Association PSG, il était brancardier avant de côtoyer Zlatan, sur un match de L1 (4 minutes de jeu face à Caen, 6-0, en 2015-16) ! Aujourd'hui, son rêve de devenir footballeur pro s'est définitivement réalisé, puisqu'il évolue à Quevilly-Rouen, en L2. Quelle leçon de vie !

Quels leviers entendez-vous actionner désormais pour pérenniser votre engagement ?
En coulisses, on souhaite encore sensibiliser d'autres joueurs. Sur les réseaux sociaux, notre base de fans (12 500 sur Twitter, 9 000 sur Facebook) nous permet d'étendre notre rayonnement et de retrouver des ex-Parisiens. On va également continuer de proposer des formules innovantes, à l'image du "Titi d'Or" qui sacre sur une année le joueur du centre de formation le plus méritant. Cette saison, 75 pensionnaires du centre ont désigné Yacine Adli. Enfin, on va entamer une nouvelle ère sur le web. Dès cet été, un nouveau site sera mis en ligne. Revisité graphiquement, cet outil sera doté d'un webzine téléchargeable et les archives consultables remonteront jusqu'en 1975, date de création du centre de formation. On planche aussi sur une encyclopédie sur le thème "50 ans de formation au PSG", à l'horizon 2024. Il y a eu, il y a et il y aura toujours de bons apprentis footballeurs au PSG. Sortir cet ouvrage, ce serait notre Graal olympique *(sourire)*… ●



Le 3 mars 2018, Yacine Adli (ici aux côtés d'Anthony Vivien, président-fondateur de l'association "Les Titis du PSG"), a été sacré "Titi d'Or 2017". Cette récompense sacre sur une année le joueur le plus méritant du centre de formation rouge et bleu.


Fly Emirates
16

"JE VOULAIS DIRE AU CLUB : REGARDEZ-MOI !"

ALPHONSE AREOLA

Entretien réalisé par François DENAT

IL Y A CINQ ANS, À BREST, ALPHONSE AREOLA DISPUTAIT SON PREMIER MATCH AVEC L'ÉQUIPE PROFESSIONNELLE DU PSG. REVENU EN 2016 DE TROIS PRÊTS SUCCESSIFS, LE GARDIEN DE BUT, DÉSORMAIS ÂGÉ DE 25 ANS, SORT D'UNE SAISON RÉUSSIE AVEC LES ROUGE ET BLEU.

Après avoir été un acteur majeur de la reconquête du titre de champion, il voit se profiler sa première Coupe du monde avec l'équipe de France. Avant de décoller pour la Russie, le natif de Paris est revenu sur sa trajectoire. Celle de l'inexorable montée en puissance d'un joueur du centre de formation parisien, déterminé depuis toujours à s'imposer dans le club de son cœur.

Alphonse, quel a été ton premier contact avec le groupe professionnel ?
C'était en 2009. J'étais encore au centre de formation à l'époque. Grégory Coupet, le gardien titulaire de l'équipe première, se blesse gravement face à Auxerre au Parc des Princes. Le lendemain, je suis contacté par mon coach, qui me fait passer le message qu'il faut que j'aille m'entrainer avec les professionnels.

Qu'as-tu alors ressenti ?
Une sorte de panique totale, un stress, même si j'avais déjà mon statut pro car j'avais signé mon contrat la même année. J'ai commencé à poser beaucoup de questions à ceux qui s'étaient déjà entrainés avec les pros, comme Alassane També, Tripy Makonda ou Florent Makhedjouf. Nicolas Dehon, l'entraineur des gardiens de l'équipe première à l'époque, m'a tout de suite pris à part pour me mettre ne confiance, avant même que je ne rencontre les joueurs. Il m'a dit : *"Si tu es convoqué avec les pros, ce n'est pas pour rien. Si tu as signé un contrat pro avec le PSG, ce n'est pas pour rien. Si on fait appel à toi, c'est que tu as les qualités qu'il faut. Tu dois maintenant continuer de travailler comme tu le fais déjà et ça se passera bien"*. Il a été très important à mon arrivée, tout comme Greg Coupet. Apoula Edel et le troisième gardien, Willy Grondin, ont aussi été importants. Les gardiens de but sont toujours prêts à accueillir de nouveaux portiers.

Quelle fut ta première impression au contact des pros ?
Un choc ! Et cela commence par la dimension du vestiaire, la première fois que tu y pénètres : il est deux fois plus grand qu'au centre de formation ! J'ai fait le tour pour dire bonjour et serrer la main de tous les joueurs. C'était impressionnant, tout le monde était déjà là, assis, prêt à sortir pour l'entraînement. Une fois la séance commencée, ce qui m'avait vraiment marqué, c'était la vitesse et la force de frappe. J'arrivais du groupe des U19 et la force au niveau des jambes, ça n'a rien à voir. Chez les pros, le rythme est beaucoup plus élevé. En tant que jeune, on est dans l'inconnu, on ne connait pas le fonctionnement du groupe. On ignore comment le coach veut que l'on s'entraîne. Alors, on pose des questions, on s'interroge un peu. Le staff est là pour nous conseiller, nous dire de venir plus tôt pour s'échauffer, faire du renforcement, tous ces petits détails nécessaires.

Quand t'es-tu considéré comme un joueur à part entière du groupe pro ?
Dès le premier jour. J'ai eu la chance de monter dans un groupe plutôt jeune, composé de beaucoup de joueurs formés au club comme Mamadou Sakho, Granddi Ngoyi ou Younousse Sankharé. Le fait qu'ils

“UN JEUNE EST PLUS FACILEMENT ACCEPTÉ DANS UN VESTIAIRE S’IL EST RESPECTUEUX ET À L’ÉCOUTE DES JOUEURS PLUS ÂGÉS”

soient déjà là m’a aidé. Eux aussi avaient connu ce passage dans le monde professionnel et ils ont été là pour m’épauler.

Quelle idée te faisais-tu du groupe avant de l’intégrer ?
Je ne m’étais pas posé la question. À l’époque, je revenais de Clairefontaine, où j’avais passé deux saisons. Je venais d’arriver au centre de formation. Je ne pensais pas monter aussi vite dans le groupe pro. J’étais impressionné, mais j’ai profité de cette chance de côtoyer des joueurs professionnels dès mes seize ans.

Quel souvenir gardes-tu de ton bizutage ?
C’était lors de mon premier déplacement, face à Lyon, à Gerland. Bizutage classique, il fallait chanter. Je savais qu’il fallait que je prépare une chanson, que j’allais y passer. Je n’avais pas trop d’idée en tête et j’ai choisi… “Le lion est mort ce soir” (il sourit).

Quand et comment as-tu réalisé que tu changeais de statut ?
À partir du moment où j’ai commencé à enchaîner les entrainements et les déplacements. Je faisais alors vraiment partie du groupe. Certains week-ends, je jouais avec l’équipe réserve, en CFA (devenu le National 2), mais, pendant la semaine, je m’entrainais avec le groupe pro. Dans ma tête, je faisais partie de ce groupe. En 2013, je suis parti à Lens, en prêt, après avoir joué mes deux premiers matches avec l’équipe première, l’année où Paris récupère le titre de champion de France après 19 ans d’attente.

Quelle fut l’importance de tes expériences accumulées lors de tes prêts successifs à Lens, Bastia et Villarreal, avant ton retour à Paris en 2016 ?
Elles m’ont permis de sortir du confort parisien. Ici, j’ai toute ma famille, j’y ai grandi. Sortir de cette grande ville m’aura aidé à forger mon caractère, à prendre de l’expérience. Franchement, je ne regrette rien. À chaque prêt, j’avais pour objectif de réaliser une belle saison pour pouvoir me sentir légitime, ici, à Paris. Pour pouvoir dire au club : *“Regardez-moi !”* C’était le but recherché. Il fallait passer par ces expériences pour pouvoir me montrer.

Que dis-tu aux jeunes joueurs qui rejoignent le groupe pro ?
Avant tout de jouer avec leurs qualités. Et d’écouter les anciens (rires) ! Plus sérieusement, je ne sais pas si je suis déjà un ancien mais les jeunes viennent plus facilement vers nous, les anciens du centre. Ils se servent de notre parcours pour pouvoir espérer, travailler, arriver à ce niveau-là et franchir le palier qui les sépare du groupe pro. De mon côté, je leur dis de rester comme ils sont tout en leur conseillant de ne pas faire trop de vagues non plus. Un jeune est plus facilement apprécié dans un vestiaire s’il est respectueux et à l’écoute des joueurs plus âgés.

Quels sont tes objectifs avec le PSG ?
Continuer à jouer, à remporter des titres et à faire grandir ce club. Si je peux continuer ici, je l’ai déjà dit, je n’hésiterai pas. Il faut se donner des objectifs, des ambitions, des rêves. C’est important pour pouvoir avancer dans ce sport et ce métier. Je ne suis revenu que la saison dernière. Chaque année, quand on discutait pour savoir si j’allais ou pas revenir, il était clair, du côté du club comme du mien, que je devais repartir en prêt. C’est pour cela que je suis parti trois saisons consécutives, entre 2013 et 2016. Un passage long, mais fructueux. Au final, le titulaire à Paris, c’est moi.” ●


PROM



"AVEC LES FILLES, POSER DES BASES SOLIDES"



Entretien réalisé par Timothée LEMOINE

ENTRAÎNEUR DES U19 FÉMININES, SÉBASTIEN THIERRY, 49 ANS, MAÎTRISE LA MÉCANIQUE DE LA FORMATION DES JEUNES JOUEUSES. ÉCHANGES AVEC UN TECHNICIEN DE L'OMBRE, TRÈS IMPRÉGNÉ DE L'IDENTITÉ DU PSG. ET DONT L'ÉQUIPE DISPUTERA LA FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE, LE 27 MAI, À MARIGNANE, CONTRE MONTPELLIER.

Sébastien, quel a été votre parcours au Paris Saint-Germain ?
Je suis arrivé au club en 1985-1986. J'en suis parti en 2013, après la fin de mon contrat. Et j'y suis revenu l'année dernière pour prendre en main l'équipe U19 féminine. Lors de mon premier passage au club, j'ai été responsable technique des jeunes à l'Association PSG pendant plusieurs saisons, puis j'ai eu la chance de reprendre l'équipe féminine et de la faire accéder à la Division 1, en 2001. Je suis ensuite repassé à la préformation avant de devenir le référent technique de la PSG Academy. Et me revoilà dans le football féminin !

Que vous apporte ce travail auprès des U19 féminines ?
Il est intéressant de mesurer l'évolution des jeunes joueuses et de voir ce qu'on peut leur apporter sur les plans tactique, technique et physique, jour après jour. Comme dans le football masculin, notre rôle à nous, formateurs, est de poser des bases solides pour faciliter l'intégration des jeunes joueuses dans le groupe professionnel, en faisant en sorte que la marche soit la moins haute possible. On essaie toujours de garder cela en tête.

Comment travaille-t-on au quotidien avec des joueuses U19 ?
C'est assez simple, notre profil de semaine est calqué sur celui de l'équipe de Division 1. On peut ainsi toujours se rapprocher des exigences du niveau supérieur. J'échange donc quotidiennement avec le staff de Patrice Lair pour pouvoir comprendre ce qu'ils recherchent en termes de caractéristiques de joueuses puis, après, travailler dessus. J'étudie avec eux leurs besoins et leurs envies pour le futur. À moi, ensuite, de donner le bagage nécessaire aux jeunes joueuses pour répondre à ces besoins. Il est important de toujours garder ainsi une continuité avec le haut niveau. C'est un travail collectif et collégial qui s'inscrit dans un projet club global. Il faut savoir que mes U19 sont au carrefour de cinq années d'âge : elles peuvent postuler dans cinq équipes du club, des U16 de la section amateur à l'équipe professionnelle de Division 1.

Dans quelle mesure le projet sportif d'une jeune joueuse se double-t-il d'un volet éducatif ?
En effet, il y a un double projet, un sportif et un scolaire. Des joueuses U19 doivent assumer un parcours sportif auquel s'ajoute un parcours de vie scolaire. Les filles comme les garçons, à cet âge-là, se retrouvent face au choix important d'un projet de vie. Il y a encore plus d'interrogations dans la formation féminine du fait qu'à ce jour, il existe peu de clubs professionnels en France. Il faut donc qu'elles se posent les bonnes questions : Pourquoi je joue ? Quel avenir puis-je avoir dans le football ou ailleurs ? Insister sur ce double cheminement, sportif et scolaire, s'avère donc très important pour nous.



Championnes de France en titre de leur catégorie, les U19 ont été chaleureusement applaudies, le 20 août dernier, lors de leur présentation au Parc avant PSG-Toulouse. Elles tenteront de conserver leur titre le 27 mai, à Marignane, contre Montpellier.

Quels principes inculquez-vous à vos joueuses en formation ?
Il y a le domaine sportif à proprement parler, à savoir les dimensions techniques, tactiques, physiques, mentales. Puis, à côté, il y a toute une dimension éducative et un engagement citoyen. Il y a, enfin, une dimension plus personnelle sur l'entretien du corps et la santé, tout ce qui est lié au sommeil, à l'hygiène de vie... On instaure également des règles de vie pour faire grandir les jeunes, en les responsabilisant sur des choses simples du quotidien mais qui, à nos yeux, sont essentielles : le rangement du vestiaire, l'entretien des équipements... On leur inculque des notions de groupe équipe, de vie en collectivité, de fairplay. Notre rôle est aussi de leur apporter les connaissances nécessaires en matière de culture footballistique, en particulier celle du club. Au final, les joueuses doivent toujours avoir à l'esprit de jouer à fond, tous les week-ends, pour porter haut les couleurs du club.

"NOUS LEUR APPORTONS AUSSI UNE CULTURE DU CLUB"

Et que ressentez-vous lorsqu'une jeune joueuse passe pro ?
J'ai toujours le sentiment que c'est le club qui a bien fait son travail et qui a rempli sa mission par rapport au jeune. Je n'en tire aucune reconnaissance personnelle, je ne veux pas réfléchir comme cela car nous ne sommes qu'un maillon d'une grande organisation. Je suis avant tout ravi pour la joueuse ou le joueur.

Après toutes ces années auprès de la jeunesse en formation au PSG, quels sont vos souvenirs les plus forts ?
Quand on travaille avec les jeunes, les premiers souvenirs sont souvent liés aux grands tournois joués et gagnés, parfois à l'étranger. On affronte alors des clubs européens réputés, ce qui donne souvent des moments particuliers qu'ensuite, on garde en tête pendant de longues années. Je garde également un souvenir ému du titre de l'équipe senior féminine de Division 2 en 2001, puis la montée en première division qui en a découlé. Plus globalement, ce qu'il me reste en mémoire, c'est le plaisir d'avoir pu côtoyer et accompagner de futurs grands footballeurs comme Presnel Kimpembe, Adrien Rabiot, Alphonse Areola ou Laura Georges chez les filles. ●

"NOTRE RÊVE ? GAGNER LA LIGUE DES CHAMPIONS..."

Entretien réalisé par Simon Rateau

ILS PARTAGENT LE MÊME POSTE… ET LE MÊME APPARTEMENT. FORMÉS AU PARIS SAINT-GERMAIN, LES AILIERS GAUCHE ADAMA KEÏTA, 20 ANS, ET DYLAN NAHI, 18 ANS, INCARNENT LA MONTÉE EN PUISSANCE DE L'ACADÉMIE DE LA SECTION HANDBALL. RENCONTRE AVEC DEUX GRANDS ESPOIRS DU HAND PARISIEN ET FRANÇAIS.

Comment êtes-vous nés au handball ?
Adama KEÏTA : J'ai commencé avec l'association sportive de mon école. Je pratiquais à la fois du football et du handball. Finalement, j'ai privilégié le hand pour deux raisons. D'abord, parce que j'avais froid sur les terrains de foot, mais aussi parce que l'un de mes grands frères y jouait. J'ai ensuite évolué au CSM Finances jusqu'à 15-16 ans avant de rejoindre le Paris Saint-Germain. Denis Peschaud et Bastien El Ghouzzi, qui entraînaient l'équipe U18 à l'époque, m'ont proposé de rejoindre Paris. J'ai intégré le centre de formation avant de gravir les différents échelons.
Dylan NAHI : De la même façon qu'Adama, je pratiquais deux sports étant plus jeune : le basket et le hand. Arrivé au collège, j'ai dû faire un choix. L'un de mes entraîneurs de l'époque m'a plutôt orienté vers le hand, pensant que j'y avais un avenir plus intéressant. C'est ainsi que j'ai intégré le Paris Sport Club, à l'âge de 10 ans. J'ai joué là-bas quatre années avant que le Paris Saint-Germain me repère et me propose d'intégrer le centre de formation du Club.

Que représente le fait de signer pro dans le club de sa ville natale ?
DN : Quand on est Parisien, c'est le rêve ! Avec tout le respect que j'ai pour les autres clubs, je n'ai jamais eu envie de signer ailleurs. Jouer au PSG, c'est ce que j'ai toujours voulu. C'est aujourd'hui un honneur d'y évoluer. J'ai grandi avec ce club, j'y suis chez moi, je connais tout le monde au sein de l'organisation, donc c'est encore plus beau.
AK : C'est un honneur et une fierté de signer son premier contrat professionnel dans le club qui nous a tout donné. Quand



© ICON SPORT



il s'agit du club de sa ville, cela a une saveur particulière. C'est également une belle reconnaissance du club pour le travail que nous avons accompli avec Dylan, de notre arrivée chez les U18 jusqu'à la Lidl Starligue. Je n'ai qu'une envie, comme lui je pense, à savoir rendre cette confiance accordée par le club.

Cela doit être impressionnant d'intégrer un effectif avec de tels joueurs. Qu'avez avez ressenti lors de vos premiers pas avec les pros du Paris Saint-Germain ?
DN : Il est vrai que ce n'est pas simple de débuter sa carrière dans un club où évoluent déjà les plus grands joueurs du monde. Lors des premiers entraînements, j'avais l'impression d'avoir changé de sport. Ensuite, je me suis bien acclimaté à l'équipe et j'ai su répondre aux exigences de mes coéquipiers. Je me sens comme un membre à part entière du collectif, et encore plus depuis la signature de mon contrat professionnel. J'écoute toujours avec attention les conseils de mes coéquipiers et je donne le meilleur de moi-même pour qu'un jour, ce soit moi qui les impressionne !
AK : L'exigence est présente à chaque instant. On ne peut pas tricher avec de tels champions. Je donne en permanence le maximum de moi-même et j'essaie de faire le moins d'erreurs possible. Mais ça peut être un piège. A mes débuts, je voulais trop bien faire et je n'étais pas le joueur que je suis normalement. Petit à petit, j'évolue et je suis beaucoup plus serein. Côtoyer de tels joueurs au quotidien, c'est une chance incroyable. J'essaye d'apprendre, de retenir et surtout de mettre en application tous les conseils qu'ils me donnent.

"SUR LE TERRAIN OU NON, ON S'INVESTIRA À 200%"

Entre vous deux, c'est une histoire particulière : vous jouez au même poste, vous avez signé votre contrat pro au même moment et vous habitez même ensemble. Est-ce que vous pouvez nous en dire plus sur votre relation ?
DN : C'est dur de vivre avec Adama Keïta ! *(rires)*. Plus sérieusement, nous sommes très proches l'un de l'autre. Adama a même été mon tuteur pendant quelques mois. Je crois que ce fut une expérience qui nous a un peu plus rapprochés. Et contrairement à ce qu'Adama peut dire, il n'y a rien de compliqué à s'occuper de moi !
AK : Le plus amusant, c'est qu'on s'est côtoyé sans vraiment se connaitre quand nous étions plus jeunes. J'étais déjà là quand Dylan est arrivé au Club, mais je le connaissais juste de nom. On s'est ensuite croisés un peu plus en U18. Aujourd'hui, cela fait vraiment plaisir de voir que, même si nous n'avons pas suivi le même chemin, nous sommes finalement tous les deux arrivés à nos objectifs.

S'il fallait choisir un rêve avec le Paris Saint-Germain ?
DN : Tout gagner. Après, si je devais en choisir une seule chose, je dirais gagner la Ligue des champions. C'est le plus beau titre possible en club, le Graal pour chaque joueur. On n'a pas à se poser de questions ni à stresser inutilement. Que nous soyons sur le terrain ou non, on va s'investir à 200% pour aider nos coéquipiers et atteindre nos objectifs.
AK : Remporter la Ligue des champions, ce serait magnifique... C'est un rêve qui semble accessible. Mais nous avons vu l'année dernière que tout se joue à des détails. Je pense que c'est à notre portée cette année. Même si notre rôle pourrait être un petit moins important que dans les compétitions nationales, on se donnera au maximum si on est sollicités ! ●



TEENAGE DREAM

CHAQUE JOUR, DANS UNE RÉGION PRÉSERVÉE DES YVELINES, UNE TRENTAINE D'ADOS DE MOINS DE QUINZE ANS S'IMPRÈGNENT DE LA CULTURE ROUGE ET BLEU AU CENTRE DE PRÉFORMATION DU PSG. ENTRE CRAMPONS ET CAHIERS.

Par JULIEN SCUSSEL








PARIS
WEITERSTADT










Fly
Emirates




Fly Emirates
Fly Emirates
Fly Emirates




NIKE

PARIS EN SON ROYAUME

Par Pascal ANGENAULT



UN AN APRÈS LA PERTE DU TITRE DE CHAMPION, LE PARIS SAINT-GERMAIN A RETROUVÉ SA PLACE AU SOMMET DE LA HIÉRARCHIE DE LA L1. UN RETOUR SUR LE TRÔNE QUI S'EST ACCOMPAGNÉ D'AUTRES CONQUÊTES, CELLES DU TROPHÉE DES CHAMPIONS, DE LA COUPE DE LA LIGUE ET DU TROPHÉE DES CHAMPIONS, PORTANT LE PALMARÈS DU CLUB LE PLUS TITRÉ DE FRANCE À 37 TROPHÉES. C'EST LE TROISIÈME QUADRUPLÉ NATIONAL DES ROUGE ET BLEU, APRÈS CEUX DE 2015 ET 2016. RETOUR SUR LES SÉQUENCES FORTES D'UNE SAISON PASSIONNANTE, LA PREMIÈRE À PARIS DE NEYMAR JR ET KYLIAN MBAPPÉ. LA DERNIÈRE DE LA MAGNIFIQUE CARRIÈRE DE THIAGO MOTTA.



TROPHÉE DES CHAMPIONS

MONACO-PSG 1-2 (29 JUILLET 2017, STADE IBN-BATOUTA, TANGER)

BEM VINDO DANI !

Un but sur coup franc, une passe décisive pour Adrien Rabiot : pour son premier match officiel avec le Paris Saint-Germain, Dani Alves marque son territoire lors d'un Trophée des champions disputé au Maroc, à Tanger. *"Je connais les ambitions de mon nouveau club et les attentes de ses nombreux supporters à travers le monde"*, avait glissé le latéral droit brésilien en rejoignant Paris, en provenance de la Juventus. Avec Alves, joueur aussi titré que le club, l'appétit de victoires du club de la capitale est parti pour rester intact. ●





LIGUE 1, 3e JOURNÉE

PSG-TOULOUSE 6-2 (20 AOÛT 2017, PARC DES PRINCES)

NEYMAR, LE GRAND VERTIGE

En un été, il est devenu le centre de gravité de la planète football. Pour son premier match au Parc des Princes, Neymar Jr rappelle, au-delà du montant record de son transfert (222 M€), qu'il est un talent hors norme. Son but en fin de rencontre contre le TFC plonge dans tous ses états un Parc subjugué par sa nouvelle idole brésilienne. Un crack qui réveille le souvenir des fulgurances de Ronaldinho, 15 ans plus tôt. Des dribbles à n'en plus finir, ponctués par une frappe du gauche tranchante : avec le but de son "Ney" au bout du match, Paris comprend qu'il est parti pour respirer en haute altitude. ●

LIGUE 1, 5e JOURNÉE

METZ-PSG 1-5 (8 SEPTEMBRE 2017, STADE SAINT-SYMPHORIEN)

MBAPPÉ, L'AUTRE TORNADE

Premier match, premier tir cadré… et premier but. Passé de Monaco à Paris dans les derniers souffles du mercato, le nouvel international français ne se montre en rien impressionné par le poids du maillot parisien. Accélérations, dribbles, disponibilité, efficacité : Kylian est déjà dans son élément. Quatre jours plus tard, à Glasgow, l'enfant de Bondy deviendra face au Celtic le plus jeune buteur du PSG en Ligue des champions. À seulement 18 ans et 8 mois. Au bout de la saison, KMB recevra, pour la deuxième année consécutive, le Trophée UNFP de meilleur Espoir du Championnat de France. ●



LIGUE 1, 10e JOURNÉE

OM-PSG 2-2 (22 OCTOBRE 2017, ORANGE VÉLODROME)

UN COUP FRANC DE MATADOR

Tandis que le temps additionnel égrène ses dernières secondes, l'OM sent poindre le souffle de l'extase, convaincu de tenir enfin une victoire dans le Clasico, six ans après la dernière en date. C'est le moment que choisit Edinson Cavani pour entrer en scène. Coup franc à vingt mètres du but de Steve Mandanda. D'un regard d'acier, le chasseur de buts uruguayen dessine ce qui sera la trajectoire de sa frappe. Un tir lumineux, qui part percuter la barre avant de rentrer pour offrir une égalisation in extremis aux Parisiens. Et réduire comme rarement le Vélodrome au silence. ●



LIGUE 1, 14e JOURNÉE

MONACO-PSG 1-2 (26 NOVEMBRE 2017, STADE LOUIS II)

PASSATION DE POUVOIRS, ACTE I



Après 14 journées, la concurrence peine déjà à suivre le rythme effréné des Parisiens. En déplacement à Monaco, le PSG veut exorciser le souvenir de son précédent passage, à Louis-II, assombri par une défaite assez nette. Cette fois, l'affaire va rester sous le contrôle de Parisiens déterminés à reconquérir le titre national que Monaco lui avait arraché à l'issue d'un beau mano a mano. Paris confisque le ballon à son rival. Et exploite les failles adverses, par Cavani puis Neymar Jr. Deux buts pour détacher Monaco à neuf points et asseoir un peu plus la domination retrouvée du PSG en L1. ●



LIGUE 1, 21e JOURNÉE

PSG-DIJON 8-0 (17 JANVIER 2018, PARC DES PRINCES)

LE SHOW BOUILLANT DE NEYMAR

Sur le papier, c'était un match comme un autre. Au bout de la rencontre, le Parc se videra avec le sentiment d'avoir vécu un moment d'exception. Avec 4 buts et 2 passes décisives, Neymar Jr vient, une fois de plus, de tutoyer l'excellence et de donner des frissons délicieux à tous les amoureux du football. Sur les dix dernières années, aucun autre joueur n'avait été impliqué sur 6 buts lors d'un même match de Championnat. Une performance lumineuse qui tracera un peu plus le chemin du Brésilien vers le Trophée UNFP de meilleur joueur de la Ligue 1, distinction qu'il recevra, le 13 mai, des mains de son légendaire compatriote, Ronaldo. ●

LIGUE 1, 23e JOURNÉE

PSG-MONTPELLIER 4-0 (27 JANVIER 2018, PARC DES PRINCES)

UN RECORD EMPREINT DE PASSION

"Entrer dans l'histoire du club, c'est magnifique ! Quand tu regardes ce public, c'est très fort d'un point de vue émotionnel. Ce sont des moments dont il faut profiter tant il est rare que la vie offre autant de chaleur humaine." En ouvrant le score face à Montpellier, Edinson Cavani devient le meilleur buteur de l'histoire du Paris Saint-Germain, devançant d'une unité le zlatanesque Ibra et ses 156 buts en 180 matches. Depuis, Edi a atteint la barre des 170 buts en 246 rencontres (au 18 mai 2018), portant toujours plus haut l'amour que lui vouent les fidèles du Parc. ●



LIGUE 1, 33e JOURNÉE

PSG-MONACO 7-1 (15 AVRIL 2018, PARC DES PRINCES)

PASSATION DE POUVOIRS, ACTE II

À vrai dire, la reconquête du pouvoir était attendue, et le suspense assez mince. Mais personne n'aurait imaginé une victoire dans de telles proportions face au rival monégasque, réputé performant, historiquement, lors de ses passages au Parc des Princes. Une victoire aux allures de tsunami : 7-1 ! Unai Emery, satisfait *"du niveau de jeu, de la régularité et de l'exigence"* de son équipe, devient le premier entraîneur espagnol champion de France tandis que le champagne coule à flots dans le vestiaire parisien. Pour le PSG, il s'agit du 7e sacre national après ceux de 1986, 1994, 2013, 2014, 2015 et 2016. Avec l'ambition de se rapprocher des clubs historiquement plus titrés : Saint-Étienne (10 fois champion), Marseille (9), Monaco et Nantes (8). ●




© Icon sport

FINALE DE LA COUPE DE LA LIGUE
PSG-MONACO 3-0 (31 MARS 2018, MATMUT ATLANTIQUE, BORDEAUX)

KYLIAN S'OCCUPE DE TOUT

C'est sans doute un match qui lui tenait à cœur. Parce qu'il s'agissait d'un défi face à son ancien club. Et parce qu'il tenait à atténuer l'amertume de la déception européenne, vingt-cinq jours plus tôt. Alors, le match à peine entamé, Kylian en prend les clés, provoquant un penalty que transformera Cavani avant de se muer en passeur décisif pour Di Maria et l'insatiable Edi. Face à l'ASM, Mbappé rayonne entre accélérations foudroyantes, gestuelle tranchante et lucidité permanente. Du haut de ses 19 ans, le Français, élu homme du match, porte Paris jusqu'à un cinquième succès consécutif en Coupe de la Ligue. Le huitième, au total, dans une compétition créée en 1994. ●





© Icon sport



© Icon sport

FINALE DE LA COUPE DE FRANCE

LES HERBIERS-PSG 0-2 (8 MAI 2018, STADE DE FRANCE)

L'ULTIME TROPHÉE DU GRAND MOTTA

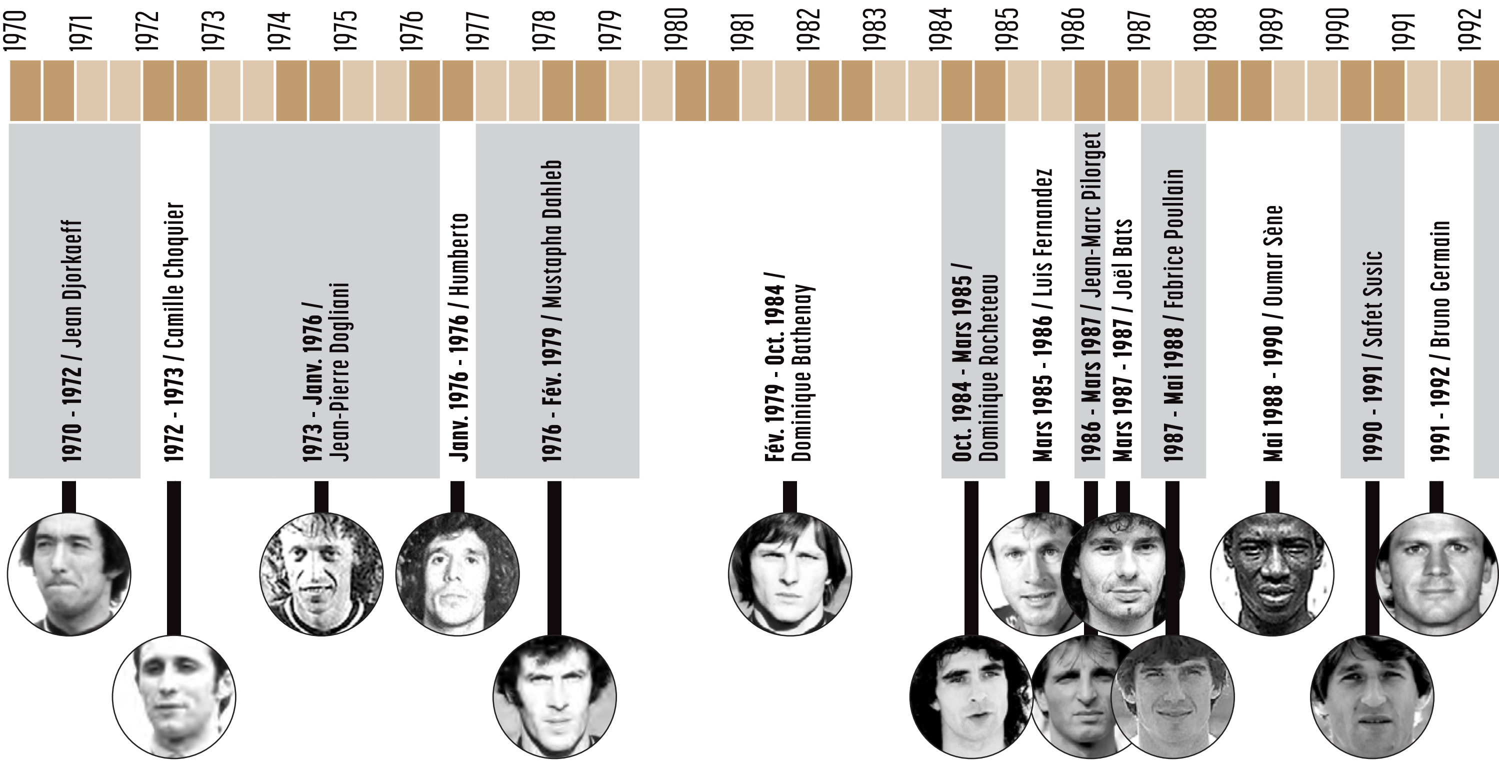
Paris, roi de la Coupe : l'étiquette reste collée au maillot Rouge et Bleu après un 12e titre dans la doyenne des compétitions. Un succès issu d'une finale sans éclat mais maîtrisée avec sérieux face aux Herbiers, équipe vendéenne de National 1. Il en reste un chiffre historique, celui d'un PSG devenu la première équipe à remporter la Coupe quatre année d'affilée et assis sur un autre record : ses 42 matches gagnés consécutivement dans les deux coupes nationales depuis le 22 janvier 2014.

Il en reste, aussi, de belles images. L'ouverture du score d'un Giovani Lo Celso qui aura passé un cap, cette saison. Le sourire du capitaine adverse, invité à soulever la Coupe avec les Parisiens dans la tribune officielle du Stade de France. Et aussi, bien sûr, les mains de Thiago Motta posées sur le trophée, la dernière de ses 18 conquêtes avec les Rouge et Bleu, six ans et demi après son arrivée. À 35 ans, le milieu de terrain a décidé de se retirer pour se lancer dans une nouvelle vie d'entraîneur, celle des U19 du PSG. Avec la volonté de transmettre aux Parisiens de demain son goût pour le beau jeu et sa culture de la victoire. Ciao Thiago ! ●

Par Michel KOLLAR et Pascal ANGENAULT

Ô CAPITAINES, NOS CAPITAINES

À LA BARRE DU VAISSEAU PSG DEPUIS NOVEMBRE 2012, THIAGO SILVA A BATTU, LE 29 AVRIL, CONTRE GUINGAMP, LE RECORD DE CAPITANATS EN ROUGE ET BLEU. UNE INVITATION À PLONGER DANS L'HISTOIRE DU BRASSARD PARISIEN.



LE TOP FIVE. Cinq joueurs ont dépassé le cap symbolique des 100 matches avec le brassard du PSG* : **THIAGO SILVA** (222 fois), **DOMINIQUE BATHENAY** (220), **PEDRO PAULETA** (114), **CLAUDE MAKELELE** (113) et **FRÉDÉRIC DÉHU** (106).

**Au 18/05/2018. Ne sont comptabilisés que les brassards portés au coup d'envoi de matches officiels.*

LE PREMIER À PORTER LE BRASSARD... Né en 1970 de la fusion entre le Paris FC et le Stade Sangermanois, le PSG confie son premier brassard à **JEAN DJORKAEFF**, alors capitaine de l'équipe de France. L'arrière droit relèvera le défi, sera élu meilleur joueur du championnat National (ex-L2) et participera à la première montée au sein de l'élite.

... ET LE PREMIER À GAGNER AVEC. Venu de Saint-Etienne, **DOMINIQUE BATHENAY** prend le relais de Mustapha Dahleb au capitanat, en février 1979. Il soulèvera la Coupe de France en 1982, premier trophée (sur 37) de l'histoire du PSG.

LE PLUS FRUSTRÉ. Il a hérité du brassard - que portait Jean-Marc Pilorget - en mars 1987 mais il le transmettra en fin de la saison à Fabrice Poullain. *"Il faut se trouver au milieu de ses partenaires pour amener la révolte. C'est frustrant, de ses cages, de les voir souffrir et de ne pas pouvoir les aider (...)"*. Signé... **JOËL BATS**.

LE PLUS DISCRET. En mai 1988, Gérard Houllier choisit **OUMAR SÈNE** pour succéder comme capitaine à Fabrice Poullain. *"J'ai toujours été réservé et ce nouveau rôle m'a aidé à m'extérioriser (...)."* Avec le discret Sénégalais, le PSG sauva alors sa place en D1 (15^{e}).

LE PLUS EMBARRASSÉ. En 1990-1991, avec l'arrivée comme coach du regretté Henri Michel, **SAFET SUSIC** se voit confier le brassard, même s'il n'a jamais semblé taillé pour le rôle. *"Ce n'est pas mon genre d'aller parler à chacun et de donner des conseils, admettra le légendaire meneur de jeu. Mon rôle de capitaine, je l'exerce sur le terrain en essayant de donner l'exemple."*



LE RECORDMAN : “Ô MONSTRO”

THIAGO SILVA, SA VISION... : *“Le rôle d’un capitaine est très difficile, mais il est enrichissant. À Paris, cela signifie être le leader de grands joueurs dotés d’une forte personnalité. Il faut avoir l’intelligence de tous les comprendre, de savoir comment leur parler. Et pour les mener au top, il faut avoir de la patience et dégager de la sérénité.”*

... ET SES CHIFFRES : titulaire du brassard depuis que Carlo Ancelotti lui a confié le capitanat du PSG à Kiev, le 21 novembre 2012, face au Dynamo (victoire 2-0 en C1), Thiago Silva a été capitaine 38 fois en Ligue des champions, 146 fois en Ligue 1, 20 fois en Coupe de France, 15 fois en Coupe de la Ligue et 3 fois en Trophée des champions. Soit un total de 222 brassards portés (pour 164 victoires, 35 nuls et 23 défaites, au 18 mai 2018).

1993 1994 1995 1996 1997 1998 1999 2000 2001 2002 2003 2004 2005 2006 2007 2008 2009 2010 2011 2012 AUJOURD’HUI

1992 - 1994 / Paul Le Guen
1994 - Oct. 1994 / David Ginola
Oct. 1994 - Août 1995 / Alain Roche
Août 1995 - Janv. 1997 / Bernard Lama
Janv. 1997 - 19987 / Rai
1998 - 1999 / Marco Simone
1999 - Juil. 2000 / Ali Benarbia
Juil. 2000 - Déc. 2000 / Éric Rabésandratana
Déc. 2000 - 2002 / Frédéric Déhu
2002 - 2003 / Mauricio Pochettino
2003 - 2004 / Frédéric Déhu
2004 - 2005 / José-Karl Pierre-Fanfan
2005 - 2008 / Pedro Miguel Pauleta
2008 - 2011 / Claude Makelele
2011 - Mai 2012 / Mamadou Sakho
Mai 2012 - Nov. 2012 / Christophe Jallet
Depuis nov. 2012 / Thiago Silva



LE PLUS MODESTE. Bruno Germain blessé, c’est à **PAUL LE GUEN** qu’Artur Jorge décide d’accorder sa confiance, en 1992. *“Dans un grand club comme le PSG, il faut minimiser ce rôle. Vu l’expérience des joueurs, l’équipe possède 11 capitaines sur le terrain”*, relativisera le Breton.

LE PLUS EUROPÉEN. En 1996, la Coupe d’Europe des vainqueurs de Coupe est brandie en premier par un gardien de but. *“Mon but est de servir l’intérêt général”*, répétera **BERNARD LAMA** à partir de sa prise de fonction comme capitaine, en août 1995.

LE PLUS ÉMOUVANT. Le 25 avril 1998, en pleurs et avec le brassard qu’il porte depuis janvier 1997, **RAI** quitte le Parc après un inoubliable quinquennat. Reprenant le générique de Capitaine Flam, les supporters célèbrent l’homme ouvert et généreux autant que le footballeur brillant. Un immense moment de communion.

LE PLUS EFFICACE. Le 10 mai 2008, après cinq saisons marquées par une cascade de buts (109, alors un record dans l’histoire du club), dont les trois dernières comme capitaine, **PEDRO PAULETA** fait ses adieux à un Parc aussi ému que lui. Classe, régularité, fidélité jusque dans la tourmente... L’Aigle des Açores plane à jamais dans le ciel de la capitale.

LE PLUS EXPÉRIMENTÉ. Pour clôturer son immense carrière, **CLAUDE MAKELELE** choisira le PSG. Après trois saisons de capitanat (2008-2011), à 38 ans, il s’en va le devoir accompli. *“Nous avons su grandir ensemble et produire du beau jeu. C’était mon objectif, il est atteint. J’espère qu’il y aura une continuité.”*

LE PLUS PRÉCOCE. Il demeure le plus jeune joueur à avoir arboré le brassard parisien. **MAMADOU SAKHO** - formé au club - avait 17 ans et 249 jours quand Paul Le Guen en fit son capitaine à l’occasion d’un Valenciennes-PSG (0-0, le 20 octobre 2007).

DOMINIQUE BATHENAY

Entretien réalisé par Pascal ANGENAULT

PREMIER DE CORDÉE

DANS L'HISTOIRE DU PSG, IL RESTERA LE PREMIER CAPITAINE À AVOIR SOULEVÉ UN TROPHÉE : CELUI DE LA COUPE DE FRANCE REMPORTÉE EN 1982, AU PARC DES PRINCES, FACE AUX VERTS DE PLATINI. DÉSORMAIS DAUPHIN DE THIAGO SILVA DANS LA HIÉRARCHIE DU PORT DU BRASSARD (220 MATCHES), DOMINIQUE BATHENAY DÉCORTIQUE LES RESSORTS DU CAPITANAT.

Dominique, il aura fallu attendre presque 34 ans pour que tombe votre record de brassards en Rouge et Bleu. À vos yeux, est-ce anecdotique ou... historique ?
(Il hésite) Un peu des deux… Cela reste anecdotique dans la mesure où ce n'est pas un événement de nature à marquer d'un sceau indélébile les annales d'un club. Mais c'est significatif d'un rôle important longtemps joué, d'une fidélité durable et sans faille. C'est un peu pompeux de le dire mais, selon moi, un capitaine doit avant tout être un guide. Celui vers lequel on se tourne quand ça ne va pas. Celui qui remet de l'ordre quand c'est nécessaire... Quand tout va bien, on n'a pas besoin de capitaine, ni même d'entraîneur ou de dirigeants ! *(rires)*





Avec votre expérience et votre recul, quels conseils donneriez-vous à Thiago Silva ?
Il serait présomptueux de ma part de lui en donner, d'abord parce qu'il est un formidable joueur ! Malgré l'hégémonie du PSG sur le plan national, son statut ne doit pas être facile à assumer au vu des attentes qui pèsent sur le club en Ligue des champions. Médiatiquement, on essaie d'expliquer le pourquoi du moindre faux pas et, parmi les analyses plus ou moins bien fondées, l'importance du capitanat est forcément évoquée. De toute évidence, il faut franchir un cap. Le message véhiculé doit être qu'on a les moyens de le faire et qu'on va le faire. *(Il insiste)* On va le faire avec un esprit encore plus "guerrier", une volonté exacerbée afin, en cas d'échec, de ne pas nourrir de regrets. Les éliminations par le Barça, la saison passée, et le Real, cette année, laissent un goût d'inachevé... Mais je suis sûr que Paris va y parvenir !

Naît-on capitaine ?
Très jeune, on peut se démarquer du fait de ses qualités footballistiques, mais je ne crois pas que l'on possède déjà une âme de leader. En tout cas, je ne l'avais pas lors de mes débuts. On se construit au fil du temps et mon passage par le Bataillon de Joinville, où je me suis endurci, m'a aidé à révéler mon tempérament. Non pas de meneur mais de rassembleur, apte à rester calme en toutes circonstances, à tempérer les autres mais, aussi, à leur donner la bonne impulsion au moment opportun.

Passé pro avec Saint-Etienne, vous avez aussitôt dégagé beaucoup de sérénité...
Georges Bereta, mon premier capitaine chez les Verts avant que Jean-Michel Larqué lui succède, m'a mis à bonne école : *"Même quand ça ne va pas, même si tu as mal, même si tu es fatigué, rien de doit transparaître !"*, me répétait-il. Cela n'a fait que renforcer les côtés rassurant et imperturbable que l'on me prêtait déjà, en plus de ma robustesse physique. J'avais, certes, mes faiblesses de joueur, mais j'essayais de ne jamais les montrer. On me qualifiait de "roc"... Autant de qualités qui collaient à mon poste de milieu défensif récupérateur, à la sérénité que je me devais d'y afficher. L'attitude, le regard... Sans parler beaucoup, on peut transmettre plein de choses.

Vos titres et épopées avec les Verts, votre élection en 1977 au rang de 2^e^ meilleur joueur français derrière Michel Platini, vos 12 sélections en Bleu... N'êtes-vous pas arrivé au PSG, à l'été 1978, comme un capitaine en puissance ?



On n'impose pas un capitaine, c'est le capitaine qui s'impose. "Mouss" Dahleb portait alors logiquement le brassard mais, cette saison-là, il a moins joué et j'en ai hérité du brassard. J'avais l'âge et les épaules pour le porter. Le crédit, aussi. Par la suite, je me suis bien entendu avec Georges Peyroche (coach du PSG entre 1979 et 1983, puis en 1984-1985). La relation entraîneur-capitaine est essentielle, mais le second n'en reste pas moins un joueur qui, avec sa personnalité, n'est pas là pour "servir" le premier. Il est un relais entre toutes les composantes du club, comme je l'étais avec Francis Borelli (président de 1978 à 1991), pour lequel j'avais beaucoup d'affection.

En 1982, quelles émotions avez-vous ressenties en devenant le premier capitaine du PSG à brandir un trophée, le premier des 37 conquis à ce jour ?
Ce fut d'autant plus savoureux que, venant d'un Saint-Étienne alors très en avance au niveau de ses structures, je n'avais encore rien gagné avec le PSG, même si je prenais beaucoup de plaisir à évoluer auprès de bons joueurs, mais aussi de bons mecs tels que Dahleb, (Jean-Pierre) Adams, (Eric) Renaut, Joao Alves, (Carlos) Bianchi, (Sarr) Boubacar, (Nambatingue) Toko, (Dominique) Rocheteau, avant les (Safet) Susic et autre (Gérard) Janvion... Cette finale du 15 mai 1982, elle fut dantesque, qui plus est contre les Verts (1-1, 2-2 a.p., 6 t.a.b. à 5). L'envahissement bon enfant de la pelouse du Parc après l'égalisation de Rocheteau à la 120^{e}, notre attente dans le vestiaire en ne sachant pas si le match allait être rejoué, les tirs au but, Francis Borelli à genoux sur la pelouse... Ces images sont à jamais gravées dans ma mémoire, tout comme ma fierté au moment de recevoir la Coupe des mains du président François Mitterrand.

"ON N'IMPOSE PAS UN CAPITAINE, C'EST LE CAPITAINE QUI S'IMPOSE"

Vous resterez aussi comme le capitaine de la première campagne européenne du club, en 1982-1983.
Oui, avec encore beaucoup d'émotions à la clé, même si j'avais déjà presque atteint le Graal avec les Verts en 1976. Cette saison-là, avec Paris, nous sommes parvenus en quarts de finale de la Coupe d'Europe des vainqueurs de Coupe (éliminés par Waterschei 2-0, 0-3 a.p.), juste avant de remporter à nouveau la Coupe de France (contre Nantes, 3-2).

Vous voyez-vous comme le parfait capitaine… de votre propre vie ?
(rires) L'expression me convient ! Après Paris, en 1985, je suis parti jouer à Sète. Puis, j'y ai débuté mon métier d'entraîneur, une suite logique car, quand on est capitaine, on aime assumer ses responsabilités et aider les autres à progresser. Aujourd'hui, je suis retraité, à Thiais, en région parisienne. Je m'occupe de ma famille, je joue au golf, je voyage, je regarde beaucoup de matches... Aux yeux de beaucoup, je suis "l'ancien Vert". J'en suis fier, mais je me plais à rappeler que j'ai joué moins longtemps pour l'ASSE (1973-1978) que pour le PSG (1978-1985), dont je reste un fervent supporter. ●



PING PONG

"NOTRE VÉCU D'ADJOINT SERA UNE FORCE"

Par Jérôme TOUBOUL - Photos Christian GAVELLE

L'UN COMME L'AUTRE ONT PASSÉ HUIT SAISONS À PORTER LE MAILLOT DU PSG. BERNARD MENDY, DE 2000 À 2008. ZOUMANA CAMARA, DE 2007 À 2015. AUJOURD'HUI, LES DEUX ANCIENS DÉFENSEURS PEUPLENT TOUJOURS LA MAISON PARISIENNE, CHACUN DANS LA PEAU D'UN ENTRAÎNEUR-ADJOINT. TANDIS QUE PAPUS CAMARA (39 ANS) A INTÉGRÉ LE STAFF DEPUIS TROIS SAISONS, LA NATIF D'ÉVREUX (36 ANS) A REJOINT DEPUIS CINQ MOIS LA SECTION FÉMININE. SUR LA TERRASSE QUI SURPLOMBE LES TERRAINS DU CENTRE OOREDOO, LES DEUX COMPLICES, TRÈS DÉTENDUS, ONT REVISITÉ QUELQUES SOUVENIRS, RACONTÉ LEUR RÔLE ET ESQUISSÉ LEUR AVENIR. CAMARA-MENDY, OU QUAND LES ANCIENS NE PRENNENT PAS UNE RIDE.



Il y a dix ans, le 17 mai 2008, vous aviez moins le sourire que sur cette terrasse au moment d'affronter Sochaux pour la 38e journée du Championnat…
Bernard MENDY : Le match de la peur… *(rires)* Des supporters disaient : "Si vous descendez, on vous descend !" Tu te souviens, Papus ?
Zoumana CAMARA : Ce refrain, on l'a beaucoup entendu à l'époque…
B.M. : Trop de fois, même ! *(rires)*
Z.C. : C'étaient des moments difficiles. Mais bon, on a fait le boulot. On a survécu. Ce jour-là, il a fallu sortir les vissés, les dents. Sortir tout. Tu sais le plus fort dans cette histoire ? C'est que tu pourras dire que le club, historiquement, n'est jamais descendu en L2 (depuis son accession à l'élite en 1974). Ce qui me mangeait la tête à l'époque, c'était de savoir qu'on aurait été les premiers à faire perdre au PSG sa place en L1. Entrer dans l'histoire d'une façon aussi négative… Cela aurait été terrible. Les gens, ils auraient dit quoi dans dix ou vingt ans ? Ils auraient dit : *"Ah oui, 2008, c'est l'année où le PSG est descendu avec Camara et Mendy !"* En gros, quand ça allait bien, on parlait de l'équipe de Rothen, Giuly, Armand. Et quand ça allait mal, c'était le PSG de Mendy, Camara, (Sammy) Traoré ! *(rires)* Sérieusement, on se disait tous : *"Wow, si club devait descendre…"*
B.M. : Tu te souviens du retour dans l'avion à Paris après le match ? On dansait tous comme des fous !
Z.C. : Une victoire comme celle à Sochaux, quelque part, elle te sauve le club. Elle sauve des emplois. En cas de relégation, il y aurait eu moins de salariés…
B.M. : Franchement, on a été costauds ! C'était dur, mais on peut être fiers.
Z.C. : Personne ne voudra jamais vivre ce qu'on a connu en 2008. On ressentait une tension permanente, à l'entraînement, au stade, chez soi. Paradoxalement, on était plus à l'aise à l'extérieur qu'à domicile. Au Parc, on sentait une chape de plomb, une énorme pression.

"LES SUPPORTERS N'OUBLIENT PAS LE PASSÉ, C'EST IMPORTANT"
B.MENDY

Zoumana, si on vous avait dit à l'époque : dans dix ans, en 2018, il y aura à Paris l'un des trois meilleurs joueurs du monde et… Bernard en entraîneur adjoint de l'équipe féminine, comment auriez-vous réagi ?
Z.C. : Si un mec m'avait dit ça, j'aurais appelé un médecin : "Excusez-moi, je crois que cette personne a pris des substances, veuillez faire une prise de sang, il ne va pas bien…" Il était vraiment difficile d'imaginer en France un joueur de la dimension de Neymar ou comme Zlatan un peu avant lui. Oui, c'était totalement inimaginable. Ce qui est important, c'est de savoir que les joueurs qui étaient là il y a dix ans étaient tout aussi importants que ceux d'aujourd'hui. Ils mouillaient aussi le maillot. Ils aimaient autant le club. Simplement, le budget du PSG n'était pas le même qu'aujourd'hui. Quand tu entres dans un appartement, tu ne jettes pas le mobilier que tu trouves par la fenêtre. C'est ce qui a été amené dans le passé qui donne de la valeur au lieu.
B.M. : Les supporters n'oublient pas le passé, c'est important.
Z.C. : Je ne sais pas si ça t'arrive, Bernard, mais j'imagine que c'est le cas. Parfois, des gens m'arrêtent dans la rue et me remercient de ma fidélité au club. C'est très touchant.



Bernard, vous imaginiez Papus intégrer un staff dès sa carrière achevée ?
B.M. : À l'époque, on ne parlait pas entre nous des questions de reconversion. Je suis très content que Papus soit resté au club. Son travail au quotidien, le liant qu'il met entre les Français et les étrangers, c'est important. Dans chaque club, il devrait y avoir un mec comme Papus. Il connaît le club, il a vécu des moments difficiles ici. Quand un nouveau joueur arrive, c'est plus facile pour lui de se tourner vers un ancien de la maison, d'autant que ce joueur ne peut pas toujours se confier à son entraîneur principal. Papus joue très bien ce rôle de grand frère. C'est d'ailleurs la première fois que je te le dis. Vraiment, je te tire mon chapeau. *(Il sourit)* Tiens, tu me paieras un restau pour me remercier !
Z.C. : Ce rôle, tu le tiens aussi maintenant.
B.M. : On essaie ! Quand j'ai signé ici pour l'équipe féminine, Papus est la première personne que j'ai appelée pour avoir des conseils. Il m'a dit : *"Voilà, c'est comme ça, ça, ça. Ne fais pas ci ou ça."* C'était une évidence de parler avec lui en premier.

"POUR CERTAINES JOUEUSES, JE SUIS COMME UN GRAND FRÈRE OU UN CONFIDENT"

B.MENDY

Vous deux dans des staffs, Maxwell en coordinateur sportif, Thiago Motta en futur entraîneur des U19, Sabrina Delannoy à la Fondation, Daniel Narcisse bientôt dans l'organigramme de la section handball : la place des anciens ne cesse de croître au sein du Paris Saint-Germain.
Z.C. : Je ne suis pas non plus le précurseur. Avant moi, Claude (Makelele) était entré dans le staff après son passage comme joueur (2008-2011). Dans les grands clubs étrangers, cela se fait depuis longtemps. Beaucoup de dirigeants y ont cette ancienneté et cette connaissance du club qui leur donnent une légitimité. Ici, à Paris, le propriétaire du club, QSI, a toujours eu la volonté d'intégrer des anciens joueurs à différents postes.
Pour moi, cela est bien tombé, je dois l'admettre. Chaque jour, je me dis que j'ai de la chance d'être au PSG aujourd'hui.
Ce qu'on vit aujourd'hui, c'est un peu du "caviar", surtout par rapport aux moments difficiles dont on parlait avant.
Les infrastructures se sont améliorées, agrandies. Avant, en déplacement, le staff technique, c'était l'entraîneur, l'entraîneur-adjoint et l'entraîneur des gardiens.
Aujourd'hui, on est plus d'une dizaine.
Dans cette volonté d'optimiser la performance des joueurs, il y a aussi un restaurant au centre d'entraînement, ce qui n'existait pas à l'époque où on jouait ensemble avec Bernard.
B.M. : À cette époque, entre certains joueurs, on allait manger à La Fontana, un restaurant italien de Saint-Germain-en-Laye. Ou on rentrait chez nous. On faisait attention à la diététique, mais pas à un point aussi poussé qu'aujourd'hui. Sur ce plan-là, aussi, le PSG a grandi. Un joueur comme Zlatan, qui avait connu l'organisation de plusieurs grands clubs, n'a sans doute pas tout trouvé à son goût en arrivant ici. Il a alors fait en sorte, comme d'autres joueurs, d'améliorer les choses à travers des discussions. C'est toujours pour le bien du club et de l'équipe.



“CE QU’ON VIT AUJOURD’HUI, PAR RAPPORT À CE QU’ON A CONNU,C’EST UN PEU DU “CAVIAR”…”

Z. CAMARA

Bernard, en quoi se caractérise le travail avec les joueuses ?

B.M. : Elles sont plus à l’écoute que les garçons. Si tu leur dis de faire une chose, elles vont le faire. Les garçons, eux, vont un peu “dévier” pour le faire à leur sauce. Et ce sera aussi très bien au final. Parfois, je dis aux filles : *“On vous donne des consignes. Tenez-en compte mais prenez aussi du plaisir.”* “Enjoy !” (profitez !), comme je dis aux anglophones du groupe. Les filles sont un peu trop droites. Moi, je veux qu’elles puissent s’épanouir. Ça ne peut qu’avoir un impact positif sur leurs performances.

Z.C. : Quand je suis passé de l’autre côté, je disposais déjà d’un capital confiance auprès des joueurs pour avoir été leur coéquipier. Au fil des titres remportés, des relations très fortes s’étaient créées entre nous. Toi, Bernard, as-tu mis du temps à gagner la confiance des filles ? Et ont-elles mis du temps à se confier à toi ?

B.M. : Je devais gagner leur confiance, oui. Je pense que ma venue a apaisé ces tensions. Il m’a fallu trouver ma place, trouver la bonne mesure entre garder mon caractère chambreur et trouver la distance qu’impose le travail. Cela s’est super bien passé avec les joueuses. Presque trop bien. Pour certaines, je suis comme un grand frère ou un confident.

Vous qui aimez ce contact assez direct, parfois chaleureux, avec les joueurs ou joueuses, comment appréhendez-vous la posture de l’entraîneur principal ?

B.M. : Je pense que je resterais comme je suis, avec mon caractère chambreur. Même si, c’est vrai, quand tu passes numéro un, c’est plus difficile. En fait, dès lors que ça travaille bien sur le terrain, les rapports se font naturellement.

Z.C. : Tout dépend de l’effectif avec lequel tu travailles. Si tu prends le poste de numéro un et que le groupe est composé de joueurs avec qui tu as joué, le côté “affect” peut à la fois se révéler une force et compliquer les choses. Dans un avenir proche, si on est amené à devenir entraîneur principal, notre vécu d’adjoint sera une force car on saura, justement, quel type d’adjoint on veut à nos côtés comme tampon entre le groupe et nous. Par exemple, peut-être que Bernard s’orientera vers quelqu’un un peu comme lui, qui met l’ambiance et sait jouer le rôle de confident. Moi, si je devenais numéro un, je sais que je voudrais un adjoint qui sache, d’un côté, ce qui doit rester entre lui et les joueurs et, de l’autre, les infos qu’il doit me remonter pour que je puisse améliorer le travail et l’équilibre du groupe.


NIKE

"BERNARD, IL A FAIT PLEURER PEGUY LUYINDULA..."

Z. CAMARA

B.M. : En termes de management d'un groupe, je pense que c'est plus difficile aujourd'hui que dix ou quinze ans en arrière. Je pense qu'à notre époque, on se disait plus les choses. Et on écoutait plus qu'aujourd'hui également.

Z.C. : Lorsqu'il faut se dire vraiment les choses, les joueurs d'aujourd'hui continuent de se parler. Mais disons que la société, dans son ensemble, a changé. Avant, on était plus dans le partage direct, on se disait les choses. Aujourd'hui, on a une génération qui communique beaucoup à travers *Snapchat*, *Instagram*, avec cette idée d'immortaliser le moment. Il faut vivre avec cette évolution.

Avez-vous chacun comme grand objectif de devenir entraîneur principal ?

B.M. : Pour l'instant, je suis en apprentissage. Je vais passer les diplômes d'entraîneur et je le ferai d'ailleurs avec Thiago Motta. Je veux prendre le temps. Assimiler des choses. Quand je me sentirai prêt à devenir numéro un, je me lancerai. Là, je me sens bien où je suis.

Z.C. : Moi aussi, ce que je fais me plait. Je boucle déjà ma troisième saison comme adjoint, d'abord avec Laurent Blanc, puis avec Unai Emery, qui m'aura donné beaucoup de liberté et de responsabilités. Laurent était également dans cette démarche. Son staff et lui étaient conscients que je venais à peine d'arrêter ma carrière et que je gardais encore des réflexes de joueur. Ces réflexes, il a fallu que je les perde, petit à petit. Et le staff savait que j'étais alors dans une année de transition. Ensuite, pour assumer un jour ce métier d'entraîneur principal, même quand on a vécu une carrière de joueur, il faut s'armer. Pourquoi ? Parce qu'on a plein d'idées dans la tête. Ces idées, il faut pouvoir les structurer pour pouvoir devenir numéro un. C'est ce qu'on apprend en étant adjoint et en passant nos diplômes. En France, la formation mise en place pour les entraîneurs est de bonne qualité. Donc l'idée est de continuer à s'armer avant, dans un avenir proche, d'envisager de devenir numéro un.

B.M. : Tu parles bien, Papus ! *(Il sourit)*

Z.C. : *(Il sourit)* Vous savez que Bernard, il a quand même fait pleurer Peguy Luyindula ?

B.M. : C'est vrai, en plus ! J'ai fait pleurer Peguy Luyindula ! C'était lors de la finale de la Coupe de la Ligue contre Lens, en 2008. En France, Peguy avait tout gagné, sauf cette coupe. Et, là, en finale, il obtient ce penalty.

Z.C. : J'avais confiance en toi !

B.M. : Je pense que tu étais l'un des seuls...

Z.C. : *(rires)* Oui, tu as dû ressentir une onde positive, c'était la mienne !

B.M. : Toute la semaine, j'avais chambré Jérôme Rothen. Je lui disais : *"Si Pedro (Pauleta) est sorti et qu'il y a un penalty, c'est moi qui le tire !"* Il me répondait : *"Ouais, c'est ça, tu vas pas le tirer, je le sais bien."* Et le jour J, bing ! Pauleta sort, Peguy tombe dans la surface et je vois Jérôme s'emparer du ballon. D'un regard, je lui fais comprendre de me le donner.

Z.C. : *(rires)*

B.M. : À part toi, Papus, Mickaël Landreau était confiant car il me voyait tirer les penalties à l'entraînement. Finalement, je frappe et je mets les buts. Commencent les accolades, etc. L'arbitre siffle la fin du match...

Z.C. : *(Il coupe)* Et, là, on voit Peguy s'agenouiller sur la pelouse du Stade de France et éclater en sanglots ! Je vais le voir : *"Qu'est ce qu'il se passe, Peguy ?"*. En larmes, il me répond : *"Enfin, j'ai tout gagné ! Tout ce qu'on pouvait gagner en France !"* Il nous a "tués" sur ce coup. Le stress, l'émotion, tout était en train de retomber chez lui à travers ces larmes. C'était beau de voir cette valeur qu'il accordait à un trophée, quel qu'il soit et quel que soit le stade de sa carrière.

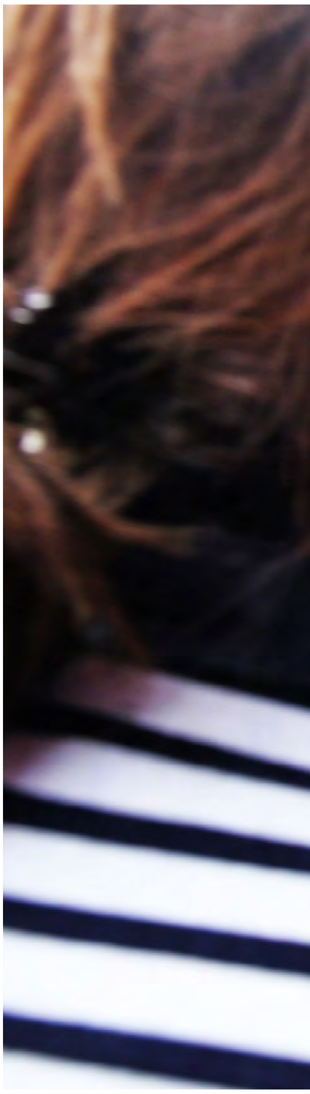
B.M. : Surtout lui, qui ne montre pas facilement ses sentiments. Ce qu'il ne savait pas, en plus, c'est que j'avais envisagé de tirer une panenka.
Et quand on pense que Ronan Le Crom était resté au milieu...

Z.C. : *(rires)* Dans quel état tu nous aurais mis Peguy ! Sérieusement, quand on a gagné à nouveau la Coupe de la Ligue fin mars contre Monaco, il y avait aussi une joie magnifique parmi nos joueurs, alors que la plupart avaient déjà un palmarès énorme. Gagner un titre, c'est toujours important. C'est toujours un bonheur d'ajouter une ligne au palmarès de ton club. C'est pour cela que rien de ce qui est accompli par le Paris Saint-Germain en France ne doit être banalisé. Ce que réalisent les joueurs ces dernières années, c'est exceptionnel. C'est cette culture de la victoire en France qui nous aidera, un jour, à atteindre des objectifs en Europe. ●

"NOTRE AMITIÉ EST TELLEMENT PRÉCIEUSE"

Par Juliette CAROUGE

DES ANNÉES À PORTER LES MÊMES COULEURS, À PARIS ET EN ÉQUIPE DE FRANCE. UNE COMPLICITÉ INDÉFECTIBLE, NÉE PENDANT L'ADOLESCENCE. ENTRE LAURE BOULLEAU ET SABRINA DELANNOY S'ÉTIRE UN MONDE DE VALEURS PARTAGÉES ET DE SOUVENIRS CHALEUREUX. ÉCHANGE ENTRE DEUX FIGURES HISTORIQUES DU FOOTBALL FÉMININ ROUGE ET BLEU.



Sabrina DELANNOY : Tu as en tête des images de notre première rencontre ?
Laure BOULLEAU : C'était au centre de formation de Clairefontaine, vers nos 15-16 ans. Nous nous sommes tout de suite bien entendues. Nous étions un groupe de quatre, un peu les inséparables. Il y a eu alors cette période où nous avions toute les deux un ligament croisé blessé. Et c'est pendant cette rééducation que notre amitié est vraiment née. Ce n'était pas un moment facile, mais nous nous sommes soutenues et tout a commencé un peu comme ça. Ces sont des souvenirs de fou ! On était en plein été, nous avions tous les terrains de Clairefontaine… Nous avons fait quelques conneries ! *(rires)*

S.D. : Et quel souvenir gardes-tu de nos débuts en carrière professionnelle ?
LB : Si on parle de la vraie période professionnelle, c'était il y a 6 ans, au Paris Saint-Germain. Mais, à l'époque, nous avions la possibilité de signer dans plusieurs clubs, notamment Montpellier, et finalement nous avons fait le choix, Sabrina (Delannoy), Emilie (L'huillier) et moi-même de signer au PSG. C'est un club qui commençait à monter, avec des bonnes valeurs et des objectifs. Nous pouvions y aller toutes les trois, nous aimions beaucoup ce club par son histoire, par ce qu'il racontait et ce choix nous permettait aussi de rester en région parisienne pour poursuivre nos études. L'histoire a commencé comme ça.

SD : Si tu devais ressortir un match ?
LB : Celui de mai 2011, où tu nous qualifies pour la Champions League la saison d'après ! Tout se jouait sur la dernière journée. On affrontait Montpellier et, comme aujourd'hui, seule la deuxième place était qualificative pour la Champions League. Nous avons obtenu un penalty durant les arrêts de jeu, tu es allée le tirer et ça nous a qualifiées ! Ce moment-là, je ne l'oublierai jamais.

SD : Moi non plus, je ne l'oublierai pas …
LB : C'est clair, il fallait aller le tirer ce penalty ! Tu as porté toutes les couleurs et tout l'engagement du club sur un penalty. Tu y es allée tranquille, relax. Tu as mis ton but et nous avons eu la chance de connaître une aventure européenne.

SD : Je repense souvent à ce penalty, c'est l'un des moments les plus forts de ma carrière, parce qu'il est symbolique. C'était la première qualification du PSG en Ligue des champions, c'était la 90e minute. Si on restait à 0-0, on finissait 3e. Si on gagnait ce match, on se qualifiait. Moment très fort !
LB : On vivait alors des années plus difficiles, on s'entraînait le soir, à 20h… Finalement, tout cela a rapproché les joueuses entre elles. Nous avions un groupe assez uni. On partageait des soirées, des blind-tests, des trucs à l'ancienne… Des choses que nous ne ferions plus aujourd'hui, mais qui étaient cool !

SD : Quelle saison a le plus compté à tes yeux ?
LB : La saison 2014-2015, qui nous emmène jusqu'en finale de la Ligue des champions contre Francfort, à



Berlin. Franchement, cette année était incroyable. C'était notre première finale. Médiatiquement, on a beaucoup parlé de nous. Avant la finale, nous avions gagné à Wolfsburg, qui était double tenant du titre. Nous avions fait un match aller énorme là-bas, je m'en rappelle comme si c'était hier ! Nous avons gagné 2-0 en Allemagne. Au retour, à domicile, nous marquons rapidement le premier but et il fallait alors qu'elles en marquent trois pour passer. Et là, elles commencent à mettre le premier, puis le deuxième, puis à pousser... Pour éviter le 3-1, on a été des guerrières ! Un état d'esprit aussi fort et aussi combatif, ce sont des sensations que je recherche chaque jour, même encore aujourd'hui, et que j'aimerais développer chez les joueuses.

SD : Et tu gardes des souvenirs de notre Challenge de France en 2010 (le seul titre de la section féminine à ce jour) ?
LB : Ah oui, c'est un souvenir incroyable ! On avait sorti Lyon en demi-finale, chez nous, dans notre petit stade. Je me rappelle même avoir fait la queue leu leu

"LA QUEUE LEU LEU DEVANT JEAN-MICHEL AULAS, JE M'EN RAPPELLERAI TOUTE MA VIE !"
LAURE

devant Jean-Michel Aulas. Celle-là, je m'en rappellerai toute ma vie ! Je l'aime beaucoup, mais là, c'était trop bon ! En finale, contre Montpellier, à Bondoufle, il n'y avait pas photo. Toi et moi, nous avons construit cette année-là des amitiés très fortes, comme celle qui nous lie à Candice (Prévost).

SD : D'après toi, que s'apporte-t-on mutuellement ?
LB : Il me faudrait au moins une demi-journée pour exprimer tout ce que tu m'apportes. En fait, on a des caractères très différents. Depuis plus jeune, tu m'as toujours apporté. Tu as été là dans les moments où ça n'allait pas et ça, c'est la meilleure des qualités, indispensable à une amitié longue et saine. Tu m'apportes beaucoup de calme quand j'en ai besoin et tu l'as apporté à toutes les joueuses… Tes discours, ta manière de parler à l'équipe, c'était très important pour moi. Tu as été indispensable à ma carrière et à ma vie de femme en général. C'est aussi une chance d'être tombée sur toi. Tu auras été indispensable à mon équilibre parce qu'une carrière de sportive, c'est hyper dur. Quand je ne vais pas bien, je sais que je peux me reposer sur toi. Et tu sais que tu peux en faire autant.

SD : Je pense que les galères que nous avons vécues ont démultiplié les émotions de nos moments forts. Tu m'apportes aussi énormément et notre amitié est tellement précieuse. Tu as une force de caractère et une force



de vie hors norme. Je suis admirative de ta capacité à rebondir tout le temps. Des galères, sportivement, tu en as connues beaucoup plus que moi, avec un nombre de blessures important. Je pense que je n'aurais pas supporté le quart de ce que tu as pu vivre. Tu es une force de la nature.

LB : Comment vis-tu l'après-football ?
SD : Il y a un an, j'ai mis un terme à ma carrière sportive. Une décision difficile à prendre, mais mûrement réfléchie. J'ai eu la chance d'avoir d'autres projets professionnels au PSG. Mon engagement avec la Fondation se poursuit avec de nouvelles responsabilités (Sabrina en est la directrice adjointe). En parallèle, j'ai toujours ce lien que j'ai tenu à garder avec l'équipe féminine. J'essaie de vous aider dans le développement de la section dans son ensemble. L'arrivée de Bruno Cheyrou comme directeur sportif

“NOS GALÈRES ONT DÉMULTIPLIÉ LES ÉMOTIONS DE NOS MOMENTS FORTS ”

SABRINA

apporte également beaucoup à la section féminine. J'espère que l'on parviendra à combler le retard qu'on a par rapport à l'Olympique Lyonnais. Et toi, comment vois-tu ta fin de carrière ? Des projets ?
LB : J'y pense un peu… *(rires)*. Quand on franchit la trentaine, on y pense forcément (Laure a 31 ans, Sabrina 32 ans). Nous avons toujours été prévoyantes, toi encore plus que moi. Arrêter une carrière, ce n'est jamais une décision prise du jour au lendemain, c'est un gros travail mental. Je me prépare à cette nouvelle page de ma vie. J'ai un attachement énorme envers le club, j'aimerais m'engager comme j'ai pu le faire en tant que joueuse.
Ma qualité de ne jamais rien lâcher, j'aimerais l'avoir pour faire avancer cette équipe féminine. Pour qu'enfin, un jour, on soit les premières, en France comme en Europe. Dans ma vie d'après, je me vois aussi un peu dans les médias, j'aime beaucoup bosser avec eux.
Cette saison, sans toi, c'était vraiment difficile. Te voir complètement épanouie dans ta nouvelle vie me donne un bel exemple à suivre. Tu t'y étais tellement bien préparée que tu l'as vécu d'une manière facile. J'espère qu'il en ira de même de mon côté ! ●

Par Matthieu BRELLE-ANDRADE

"LE HAND PEUT ALLER DE L'AVANT AVEC VOUS"

IL Y A LES JOURNALISTES STARS… ET LES STARS JOURNALISTES. POUR AU CŒUR DU CLUB, NIKOLA KARABATIC, THIERRY OMEYER ET LE PROCHAIN NÉO-RETRAITÉ DANIEL NARCISSE ONT ASSAILLI DE QUESTIONS LEUR ENTRAÎNEUR, ZVONIMIR SERDARUSIC, À LA TÊTE DES ROUGE ET BLEU DEPUIS TROIS SAISONS.

À 67 ans, cette figure légendaire du handball européen s'apprête à tirer un trait définitif sur une monumentale carrière au service de son sport. Un long parcours qui pourrait s'achever par l'apothéose d'une victoire en Ligue des champions, dont les Parisiens disputent le Final Four, à Cologne, les 26 et 27 mai, tout en luttant pour conserver leur titre de champion de France. Au fil de cet échange, l'hommage de trois joueurs phénoménaux envers un coach qui laissera une trace immense dans l'histoire du hand.

Thierry Omeyer : Pour commencer, remontons quelques années en arrière. Quels ont été tes premiers pas dans le handball ?
J'ai commencé par le football dans ma ville natale de Mostar (Bosnie). Certains grands joueurs de l'époque étaient originaires de ma ville, comme Enver Maric (meilleur joueur yougoslave de l'année 1973). Les jeunes allaient naturellement vers le football. Mais l'entraîneur m'a viré pour m'avoir pris en train de fumer. Je lui ai promis de ne plus toucher à la cigarette mais il m'a à nouveau surpris et j'ai été mis à la porte définitivement… J'ai découvert le handball après cet épisode, alors que j'avais 15 ans.

Daniel Narcisse : Comment se sont déroulé tes débuts en équipe première avec le club de Mostar ?
Je jouais en catégorie junior, à la fois à Mostar et en sélection nationale de Yougoslavie. Nous n'avions pas d'équipe en première division. Deux ans et demi après,



je suis parti pour Sarajevo, où j'ai commencé en première division. À l'époque, il n'y avait pas de salaire régulier. Nous étions rémunérés via un système de bourses. Avec ce que l'on gagnait, on pouvait se payer trois bons restaurants mais c'était tout !

Nikola Karabatic : À quel poste as-tu joué ? As-tu décidé de jouer à ce poste ou c'est ton entraîneur qui l'a choisi ?
Je n'ai malheureusement pas décidé de mon poste. En équipe nationale junior, lors de mes débuts, l'entraîneur m'a fait jouer pivot. Et je n'ai jamais changé de poste.

D.N. : As-tu joué arrière ?
Bien évidemment, non *(sourire)*.

T.O. : Et jamais en tant que gardien ?
Si, bien sûr, mais c'était à Mostar. J'ai joué 3 ou 4 matches suite à des blessures ou des absences.

"J'AI AIMÉ LE HANDBALL DEPUIS LE MOMENT OÙ J'AI COMMENCÉ À Y JOUER"

T.O. : Mais tu n'étais pas assez bon pour que l'entraîneur se dise "on le garde à ce poste" ?
Effectivement, on n'est pas allé plus loin que ça *(rires)*.

N.K. : As-tu pu mener des études en parallèle ?
Non, j'ai arrêté mes études en changeant de club. Malheureusement, je devais travailler en dehors du handball. Je n'avais pas de voiture, je devais donc me lever le matin avant 5h pour me rendre à la clinique où je travaillais comme brancardier.



Après le travail, je rentrais à pied jusqu'à la maison, puis j'allais à l'entraînement comme vous, ici à Coubertin. J'avais à peu près une demi-heure de marche, deux heures d'entraînement et, à nouveau, une demi-heure de marche. Arrivé chez moi, je dînais et je me couchais très rapidement car, le lendemain, il fallait à nouveau se lever aux alentours de 5h.

D.N. : À 30 ans, tu quittes la Yougoslavie pour l'Allemagne.
Oui, j'avais presque 30 ans. En tant que joueur de la sélection, tu ne pouvais pas jouer à l'étranger. J'ai donc attendu plusieurs années avant de décider d'arrêter la sélection nationale et de partir à l'étranger. En 1980, j'ai pris la direction de Kiel.

D.N. : Comment s'est passée ton adaptation à l'Allemagne ?
Cela ne m'a pas semblé si compliqué. En arrivant en Allemagne, j'avais désormais la chance de jouer et de m'entraîner au handball sans avoir à travailler à côté. Ces années en Allemagne ont été bonnes. J'ai fait un an à Kiel, puis trois ans à Berlin. À Berlin, ils auraient souhaité que je fasse une année supplémentaire mais je souffrais des genoux. J'ai donc arrêté de jouer à 34 ans.

D.N. : Es-tu nostalgique de ta période de joueur ?
C'était une période incroyable mais une période compliquée, aussi. J'ai aimé le handball depuis le moment où j'ai commencé à y jouer et j'y ai consacré ma vie. Si c'était à refaire, je serais heureux de connaître le même parcours. Je me souviens encore du moment où les entraîneurs m'ont dit pour la première fois *"demain, tu joues pour l'équipe première"*. J'ai eu du mal à dormir le soir où j'ai reçu le maillot de cette équipe fanion... J'étais tellement fier !

T.O. : Tu as quasiment gagné tes titres sur grand terrain ! *(NDRL : jusqu'au milieu des années 1960, le handball se jouait à 11 joueurs et sur une surface équivalente à un terrain de football)*
(Rires) Titi, je ne suis pas si vieux, quand même ! Je n'ai jamais joué sur grand terrain extérieur au handball. J'ai joué sur du béton mais pas sur grand terrain. Ça, je n'ai pas connu.



N.K. : À la fin de ta carrière de joueur, tu es tout de suite devenu entraîneur. Comment as-tu géré cette transition rapide ?
À la fin de ma carrière de joueur, je suis rentré à Mostar et je voulais devenir entraîneur. Je voulais y travailler avec les jeunes et participer au financement de maillots, de ballons. Mais j'ai dû quitter Mostar. J'ai d'abord refusé l'offre du club de Metkovic (en Croatie), puis je l'ai acceptée pour un intérim de quelques semaines, le temps que le club trouve un entraîneur. Finalement, je suis resté chez eux deux ans et demi. Et, en 1989, je suis retourné en Allemagne. A Bad Schwartau (1989-1990), Flensburg (1990-1993), puis à Kiel (1993-2008).

N.K. : Quand as-tu remporté ton premier titre là-bas ?
En 1994. Le premier titre de champion d'Allemagne pour Kiel depuis 31 ans. Avec Kiel, ce premier titre a été quelque chose de phénoménal. Je n'avais jamais vu une équipe jouer devant autant de public. Que l'on perde ou que l'on gagne, il y avait 7 000 personnes pour faire la fête. Quand nous sommes devenus champions, près de 30 000 personnes étaient dans la rue pour nous féliciter, nous embrasser et nous serrer dans leurs bras. Bien sûr, on se réjouit d'un quatrième ou cinquième titre, mais le premier reste vraiment quelque chose de particulier.

N.K. : Tu sais combien de titres tu as gagné avec Kiel au total ?
Peut-être 25. Je dirais 11 titres de champion d'Allemagne mais je ne sais pas combien de coupes. (NDRL : 25 titres au total, 1 Ligue des champions, 3 Coupes EHF, 1 Supercoupe EHF, 11 Championnats d'Allemagne, 5 Coupes d'Allemagne, 4 Supercoupes d'Allemagne)

T.O. : Comment fait-on pour avoir une telle longévité dans un club ?
Disons que la réussite des premières années m'a aidé. Les victoires nous ont donné envie de continuer à travailler ensemble, le club et moi. Après quelques années, la présence de ma fille et l'arrivée de ma petite-fille m'incitaient à terminer ma carrière à Kiel. Je recevais des propositions intéressantes, mais il y avait toujours une raison pour ne pas les accepter.

N.K. : Dans toute ta carrière d'entraineur, quel a été le trophée le plus difficile à obtenir ?
La Ligue des champions avec Kiel (en 2007). Cela faisait plusieurs fois que nous étions en finale mais, malheureusement, nous étions tombés contre Barcelone, intraitable à cette époque. Après deux tentatives infructueuses, nous avons finalement réussi à gagner.

D.N. : Quel regard portes-tu sur l'évolution du Paris Saint-Germain depuis ton arrivée ?
Quand j'ai décidé de venir à Paris, il y avait déjà une bonne équipe, championne de France. Mais je trouvais qu'elle était un peu tendre. Ce n'était pas une équipe qui avait l'habitude de gagner. Je pense que nous pouvons désormais dire que

nous sommes très compétitifs. Et j'ai toujours envie que Paris gagne plus, que Paris puisse être titré sans dépendre des résultats des autres. C'est pourquoi je veux que l'on aille gagner chaque année à Cologne, ça reste l'objectif numéro 1 de gagner la Champions League. Nous y sommes presque parvenus il y a deux ans. Et la saison dernière, cela s'est joué à une seconde près.

N.K. : Quelles seraient, selon toi, les améliorations à apporter à notre sport pour qu'il devienne plus populaire ?
J'ai essayé, il y a quelques années, quand vous étiez encore jeunes, de me battre pour que le handball gagne en popularité. Je ne voulais pas être champion du monde d'un sport que personne ne regarderait. Je voulais pratiquer un sport pour lequel le public se passionne, regarde les matchs à la télévision et frissonne. Le handball est un sport attractif et il doit le rester. Pour cela, il doit être rapide et vif. C'est pour cette raison que je suis un coach qui prône un jeu rapide, qui demande à mes joueurs de se projeter vite vers l'avant. Il y a quelques années, j'étais un des seuls à proposer l'instauration de nouvelles règles qui imposent un rythme plus soutenu. Mais j'ai été confronté au rejet de certains décideurs qui n'ont jamais joué au handball. Je suis favorable à la mise en place d'une limite de temps en attaque comme au basket, comme 30 ou 25 secondes par exemple.
On me répond que ça coûte de l'argent mais, deux horloges, ce n'est pas si cher... Les arbitres n'ont pas un boulot facile, ça permettrait de les aider et d'encadrer la façon d'arbitrer.

"JE NE VOULAIS PAS ÊTRE CHAMPION DU MONDE D'UN SPORT QUE PERSONNE NE REGARDERAIT "

D.N. : D'ici à quelques semaines, tu auras du temps libre. Qu'as-tu prévu pour occuper ta retraite ?
Je sais déjà ce que j'ai prévu de ne pas faire, à savoir du handball ! Je vais déjà essayer, du haut de mes 67 ans, de faire attention à moi, de me détendre.

T.O. : De faire de la randonnée, par exemple ?
Oui, pourquoi pas. Je prendrai du temps pour moi. Quoi qu'il arrive, j'irai d'abord à Hambourg, puis je descendrai à Mostar, auprès de ma belle-mère, qui a 86 ans. Surtout, je me rendrai sur le littoral croate pour pêcher, en silence.

N.K. : Comment nous vois-tu dans dix ans ?
Je vous vois évoluer dans le handball, même si je ne sais pas dans quelles fonctions exactement. Je pense que le handball peut aller de l'avant si des personnes comme vous, avec beaucoup d'expérience et de titres, s'impliquent. Il faut des gens qui respirent le hand, pas des personnes qui n'ont jamais joué. Ce sport appartient aux handballeurs ! ●





HENRI MICHEL
(28 octobre 1947 - 24 avril 2018)

Il a incarné l'élégance et l'ouverture sur le monde. L'icône du milieu de terrain du FC Nantes, international français à 58 reprises, aura été l'ultime entraîneur de l'inoubliable ère Francis Borelli. Le temps d'une saison, en 1990-1991. Partout, sur son long chemin, l'image d'un passionné et ce souvenir, lorsqu'il était sélectionneur, d'un match de légende des Bleus, en 1986, contre le Brésil, à Guadalajara, en quart de finale de la Coupe du monde, avec Luis Fernandez pour réussir le tir au but qui mit la France dans tous ses états. Henri Michel, grande figure et beau visage, a quitté ce monde au bout d'une vie tout en couleurs. Tout en saveurs. ●

FRANCIS PIASECKI
(28 juillet 1951 - 6 mars 2018)



Il aura passé l'essentiel de sa carrière dans l'Est, du FC Metz au RC Strasbourg, en passant par le FC Sochaux. Dans le parcours de Francis Piasecki, un seul crochet dans une autre région, celui de son passage au Paris Saint-Germain, de 1975 à 1977, à une époque où le club, fraîchement monté en Première Division (1974), était dirigé par Daniel Hechter. Le milieu de terrain disputera 68 matches avec les Rouge et Bleu, inscrivant 17 buts. Il quittera Paris pour Strasbourg, où il remportera un titre de champion de France (1979) et connaîtra 3 sélections chez les Bleus. ●



© DR

Par Édouard CHEVALIER

"FERRA", L'AUTO...DIDACTE

PORTE-DRAPEAU DU PSG ESPORTS SUR ROCKET LEAGUE, UN JEU MÊLANT FOOT ET VOITURES, VICTOR "FERRA" FRANCAL A EMBRASSÉ, EN UN TEMPS RECORD, UNE CARRIÈRE DE JOUEUR PROFESSIONNEL AU BOUT DE SON… AUTOFORMATION. PAROLES D'UN GAMER ULTRA BOSSEUR.

Le 28 janvier 2018, l'équipe Rocket League du PSG eSports soulève son premier trophée international, au terme d'un scénario hitchcockien. En finale de la DreamHack de Leipzig (Allemagne), un trio flanqué d'un écusson rouge et bleu revient au score, avant de planter le drapeau parisien au sommet (victoire 4-3). Quatre mois après sa création, le team rouge et bleu vient alors de surclasser les écuries européennes et nord-américaines du circuit.
Une poussée de croissance express pour le dernier-né de la scène virtuelle parisienne. *"Sur ce tournoi, on a clairement marqué les esprits car il s'agissait d'un plateau ultra-concurrentiel"*, s'enthousiasme encore "Ferra", leader et doyen de la team, du haut de ses… 21 printemps.

Avant de prendre la lumière, le gamer a évidemment cultivé ses aptitudes dans l'ombre, au même titre que Thibault "Chausette45" Grzesiak et Dan "Bluey" Bluett, ses deux coéquipiers âgés de 16 ans. Pour devenir pro et faire de la performance son credo, il a fallu avaler, digérer des heures d'entraînement sur Rocket League, un jeu inspiré du football, où les joueurs sont remplacés par des voitures.

Pour "Ferra" - référence à une célèbre marque italienne de bolides ornés d'un cheval cabré -, le virage vers le professionnalisme a été emprunté dès août 2015. Un mois après la sortie de Rocket League, ce mordu de ballon rond et de F1 dessine déjà sa trajectoire. Depuis Saint-Denis, Victor carbure sur PC, à raison de 30 à 40 heures de pratique hebdomadaires. Ballon au pied ou manette en main : pour se former, tout est finalement question de dextérité. *"Comme les footballeurs, on se construit, au fil des matches en ligne, un vrai bagage technique."*

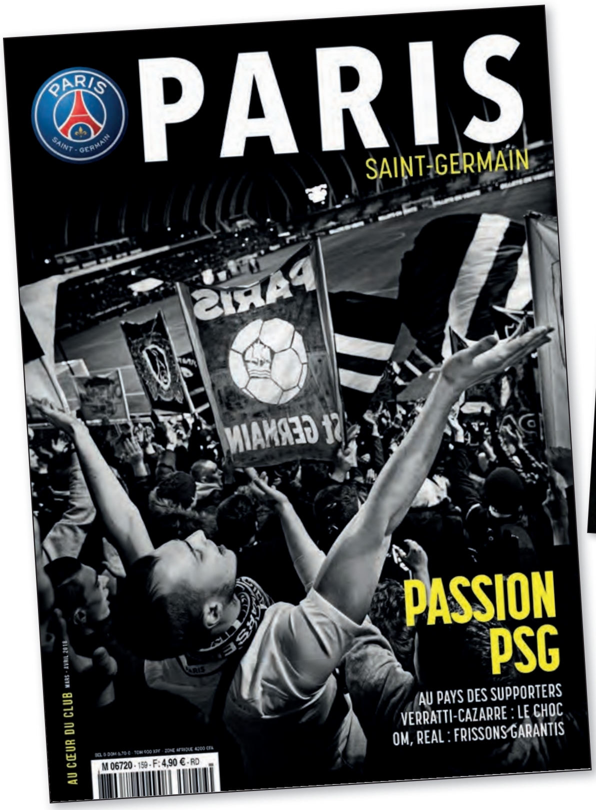
UN SUPPORTER NOMMÉ RABIOT

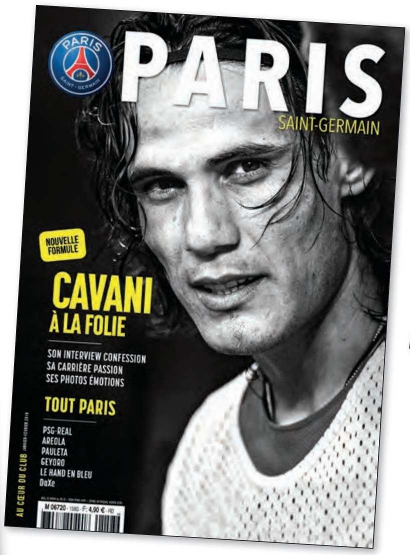
Mûrir dans son jeu nécessite une rigueur toute personnelle. *"En eSports, on peut évoluer à son rythme, puisque l'on joue chez soi, souvent en solo. Il existe certes des "gaming houses", où les joueurs s'entrainent collectivement. D'autres concepts apparaissent avec la création d' "esport academies", sur le modèle des centres de formation pour les footballeurs. Me concernant, je n'avais pas de plan de carrière. Alors, j'ai opté pour une formule plus indépendante."*

Pour devenir un joueur de référence en un an, Victor a balayé à 360 degrés tous les aspects de sa préparation. Sommeil, nutrition, niveau d'anglais ou encore gestion mentale : le Francilien a redoublé d'exigences pour endosser son costume de pro… et le maillot du PSG. *"Je me suis formé en autogestion, guidé par un moteur : progresser plus vite que les autres ! La régularité dans la pratique reste le facteur clé pour percer. Rocket League est un jeu d'instinct, d'anticipation. Il faut faire appel à son intuition pour se démarquer. En ce sens, l'expérience emmagasinée prime. On dit aussi de certains footballeurs qu'ils ont un don, perceptible dès leurs premières années de formation. Pour les gamers, c'est également le cas, mais je préfère parler de prédispositions…"* Travail conséquent, une bonne dose de cran et un zeste de talent : en trois ingrédients, la recette d'un apprentissage optimal.

Disséquer l'émergence d'un gamer, c'est donc se pencher sur son cheminement individuel. L'itinéraire de "Ferra" relève du conte de fées, lui qui goûte à la Ligue pro européenne et lorgnera sur le titre planétaire en 2018 (5e en 2017). L'an passé, avant les Mondiaux, il avait reçu avec ses deux acolytes un message d'encouragement d'un certain Adrien Rabiot sur les réseaux sociaux. Une autre pépite maison du PSG… ●

NE RATEZ RIEN DE 2018, L'ANNÉE PSG…
… ABONNEZ-VOUS À PARIS SAINT-GERMAIN
AU CŒUR DU CLUB







POUR SEULEMENT ~~29,40 €~~ **24 €**
SOIT PRÈS DE 20% D'ÉCONOMIE [1]

MyParis SAINT-GERMAIN

19€
SI VOUS ÊTES MEMBRE DE MyParis SAINT-GERMAIN [4]

PRODUIT	NOMBRE DE NUMÉROS	VALEUR EN KIOSQUE [1]	PAIEMENT EN 1 FOIS [2]
PARIS SAINT-GERMAIN AU CŒUR DU CLUB	6	29,40 €	24 €
TARIF SPÉCIAL MyParis SAINT-GERMAIN	6	29,40 €	19 €

Abonnez-vous en quelques clics, sur le nouveau site dédié au magazine officiel du Paris Saint-Germain
PSGMAG.FR

☐ JE PAYE PAR CHÈQUE À L'ORDRE DE PFO
☐ JE PAYE PAR CARTE BANCAIRE *(remplir le cadre ci-dessous)*

☐ CARTE BLEUE ☐ VISA ☐ MasterCard

N°

Expire fin | Clé [3]

SI VOUS FAITES PARTIE DE **MYPARIS SAINT-GERMAIN** [4], MERCI D'INSCRIRE VOTRE N° DE MEMBRE CI-APRÈS (VÉRIFICATION FAITE AUPRÈS DU CLUB) :

SIGNATURE OBLIGATOIRE

NOM :
PRÉNOM :
ADRESSE :
VILLE :
CODE POSTAL : PAYS :
E-MAIL :
TÉL. : DATE DE NAISSANCE :

PARIS SAINT-GERMAIN 160

(1) Prix total annuel basé sur 6 magazines classiques à 4,90 € le numéro (prix de vente en kiosque constaté).
(2) Paiement par chèque ou carte bancaire. (3) clé : les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire.
(4) Vérification faite auprès du club.

À RETOURNER ACCOMPAGNÉ DU RÈGLEMENT SOUS ENVELOPPE AFFRANCHIE À :
PARIS SAINT-GERMAIN AU CŒUR DU CLUB - SERVICE ABONNEMENTS - BP 25244 - 72005 LE MANS CEDEX 1
RENSEIGNEMENTS ABONNÉS : TÉL. 02 43 39 16 20 - MAIL : L.CUASNET@HANDACTION.COM

OFFRE OUVERTE À NOS ABONNÉS ACTUELS, POUR TOUT RÉABONNEMENT ANTICIPÉ OU À TERME


*Bonjour Demain
À Dubai
LE SPECTACLE
est quotidien
FAITES PLUS QUE VISITER LE MONDE, VIVEZ-LE.
Des chevauchées sur les dunes aux sauts en parachute au-dessus de Palm Island, l'aventure vous attend à Dubai. Réservez dès maintenant votre vol sur emirates.fr
Hello Tomorrow*
Emirates